L'Initiation

ORGANE OFFICIEL DE L'ORDRE MARTINISTE

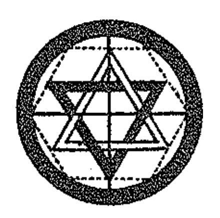
Revue fondée en 1888 par PAPUS (Dr Gérard ENCAUSSE)

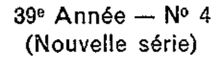
Directeur et Rédacteur en Chef

Dr Philippe ENCAUSSE

— 1952 —

SOMMAIRE





39e Année — No 4
(Nouvelle série)

Trimestriel. - 5 F
Octobre - Novembre - Décembre 1965



A NOS FIDÈLES LECTEURS ET AMIS

Si vous ne l'avez déjà fait
Souscrivez votre réabonnement
pour 1966

POUR ALLÉGER NOTRE TRAVAIL

= **EVITEZ-NOUS** la dépense d'un rappel.

= **HATEZ-VOUS** de vous réabonner pour 1966.

MERCI !

Pour l'année 1966 — 1 numéro par trimestre :	
Abt. normal.... 15 F — Etranger	**18 F**
Sous pli fermé :	
France .... 18 F — Etranger	**20 F**

Versements par chèque bancaire, mandat-poste ou virement postal au compte nº 999647 — PARIS, à l'ordre de:

M. Georges COCHET, 8, rue Stanislas-Meunier, Paris 20e

Si vous ne pouvez renouveler votre Abonnement pour l'année 1966, dites-nous la ou les raisons.

Dans toute lettre nécessitant une réponse, veuillez joindre les timbres correspondants ou un coupon international.

Merci

Le Directeur-Gérant : Philippe ENCAUSSE, 46, boulevard du Montparnasse, Paris-15e
Dépôt légal nº 1.750. - Cert. d'inscr. à la Csion paritaire du papier de presse du 6-2-53 nº 26/285
Imp. A.R.P. — 39, rue Victor-Hugo, Pantin (Seine)

L'Initiation

CAHIERS DE DOCUMENTATION ÉSOTÉRIQUE TRADITIONNELLE

Directeur : Dr Philippe ENCAUSSE

Administrateur : Georges COCHET
8, rue Stanislas-Meunier, à Paris-XXe

Comité de Rédaction :

Robert AMADOU - Robert AMBELAIN - Robert DEPARIS
Philippe ENCAUSSE - Bertrand de MAILLARD - Irénée SEGURET.

Secrétaires de Rédaction :

Gérard ENCAUSSE (petit-fils de PAPUS) et « MARCUS »



Dépositaire Général : A. VILLAIN - Les Editions Traditionnelles (Ancienne Librairie CHACORNAC Frères) - 11, quai St-Michel, Paris (Ve). (*Tél. : ODE. 03-32*)



Chaque rédacteur de L'Initiation publie ses articles sous sa seule responsabilité.

Tout livre ayant un rapport avec l'Occultisme et dont il sera envoyé un exemplaire au docteur Philippe ENCAUSSE, 46, Boulevard du Montparnasse, Paris-15e, sera sûrement annoncé et, s'il y a lieu, analysé dans un prochain Cahier de L'Initiation.

René MEURET

DE LA CONNAISSANCE DU CŒUR...[1]

L'INITIATION CARDIAQUE :

Le « moi » de l'homme est constitué de multiples éléments séparés, souvent incoordonnés, contradictoires et en lutte les uns contre les autres. Ce désordre du moi provient de deux sources principales différentes : *de l'extérieur,* du monde visible, *par le canal des sens ; de l'intérieur,* du monde invisible, *par le canal du mental et des sentiments.*

Ceux qui s'engagent sur le sentier de l'initiation vont tenter de réparer le désordre du moi ; ce sont ceux qui pressentent que le personnage n'est qu'un « masque », façonné par les habitudes et l'éducation, et que, sous l'apparence du « moi », instable et mouvant, se tient le « SOI », stable, simple et immuable. Etre initié, c'est atteindre consciemment ce centre, le soi ; c'est éveiller le cœur, retrouver la Parole perdue, acquérir pleine possession de soi-même. La conscience, science-en-soi ou science du soi, est la vraie et unique connaissance ; elle est à l'opposé du savoir livresque, qui ne met en jeu que la mémoire. Connaître, c'est « naître avec »; c'est pour cela que l'initiation est une « nouvelle naissance », le commencement d'un chemin nouveau et en quelque sorte une conversion. Se convertir, c'est se tourner vers soi-même, c'est-à-dire vers « le soi-toujours-le-même », qui est en chaque homme, image éternelle du Père qui se contemple dans le fils, et dont nous parle la Genèse : « Puis Dieu dit : Faisons l'homme à notre image, selon notre ressemblance ». (1-26). C'est aussi cette sublime ressemblance que nous rapelle saint Paul : « Ne savez-vous donc pas que vous êtes le temple de Dieu et que le Saint Esprit habite en vous ? » (I *Cor.* III, 16).

Ainsi, c'est par le FILS, dont l'image indélébile est inscrite au fond de son cœur comme la marque de sa véritable nature, que l'homme va au PERE et accomplit sa réintégration totale : « Personne ne peut venir à moi, si mon Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ; et je le ressusciterai au dernier jour « (St Jean, VI - 45).

L'Initiation cardiaque me semble plus particulièrement en rapport avec cet éveil du cœur, le véritable soleil intérieur par lequel s'éclaire et se révèle le Christ. La voie cardiaque est la voie d'amour et d'union, et aussi de sacrifice, qu'a montrée Jésus. Papus, d'ailleurs, nous enseigne que : « le véritable ésotérisme est la science des adaptations cardiaques. Le sentiment seul est créateur dans tous les plans. L'idée est créatrice seulement dans le plan mental humain, elle

---

(1) *Exposé fait par un F ∴ (non médecin) à l'occasion d'une réunion du groupe « Raoul Fructus », de Marseille.*

n'atteint que difficilement la nature supérieure. La prière est le grand mystère et peut, pour celui qui perçoit l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir les plus hautes influences en action dans le plan divin. »

C'est sur cet éveil du sentiment, sur l'ouverture de ce « sensorium cardiaque » que nous allons porter notre attention.

LE SENSORIUM CARDIAQUE :

Pour mener à bien ce travail, nous aborderons l'étude du cœur par le côté physiologique, qui nous a paru le plus accessible, le plus extérieur, pour déboucher progressivement sur l'aspect intérieur, psychologique, religieux et mystique du rôle du cœur. Nous nous servirons en règle générale de ce puissant outil que constitue l'analogie. Le premier moyen qui vient à l'esprit, c'est d'étudier l'organe, puisque le mot cœur désigne cet organe qui, par sa fonction incessante, maintient notre corps physique en vie. La place, la forme, la fonction du cœur vont nous faire découvrir d'intéressantes correspondances. Sa place, c'est le centre. Le cœur est comme le point au centre du cercle, ou le soleil au centre du système solaire. C'est de ce lieu central, intérieur et secret, qu'il accomplit sa mission : comme le centre génère le cercle, comme le soleil courbe la planète sur son orbe, le cœur donne la vie au corps à chaque instant. Comme la relation mystique du centre à la circonférence, par le rayon six fois projeté, « mesure » le cercle et l'Univers, les battements du cœur, par le sang qu'il font circuler dans tout le corps, mesurent le temps intérieur propre à l'Univers microcosmique dont le cœur est le véritable « soleil ». Ces quelques analogies simples entre le macrocosme et le microcosme montrent que le cœur est au corps ce que le soleil est au système solaire. C'est donc, dans l'homme, *le point d'émanation de la lumière intérieure.*

La forme du cœur est aussi révélatrice que sa place. A la fois arrondie et pointue, elle rappelle ce qui reçoit, allié à ce qui pénètre et génère : réceptivité et activité l'une dans l'autre. Et cela est encore un signe et un rappel de la double nature de l'homme. Le cœur, comme un vase, reçoit et donne : c'est un lieu particulier par où « passe » la vie, une « porte ».

Nous allons essayer à présent de glisser notre regard derrière cette porte, pour tenter de mieux connaître le cœur, que nous pouvons considérer comme un véritable personnage, une réduction de l'homme tout entier. Il nous faudra pour cela nous faire tout petits et silencieux, rentrer en nous-mêmes, car la connaissance du cœur n'est ni plus ni moins que la connaissance de l'homme, la connaissance de soi, et cette porte est la porte étroite de l'initiation intérieure.

Nous constaterons d'abord que le cœur est un personnage très sensible. Il réagit à toutes les actions physiques se passant même en des points très éloignés de sa place centrale. Ainsi, le chaud et le froid extérieurs le font battre plus ou moins vite ; la moindre blessure le

fait s'affoler ; l'état de santé ou de maladie modifie considérablement son rythme, la quantité et très probablement la qualité du sang qu'il dispense à l'organisme. La science comme notre expérience personnelle nous apprennent aussi que le cœur est également sensible aux chocs psychologiques en particulier, à l'atmosphère psychologique en général. Le rougissement des timides, la pâleur des coléreux ou des effrayés ne sont que l'exagération passagère d'un phénomène ordinaire. Tous ces effets ont leur cause dans une modification brusque du rythme cardiaque qui réagit à l'atmosphère psychique. Restons-en pour l'instant à ces phénomènes purement psycho-physiologiques. Nous en conclurons que, si le cœur réagit aux changements d'état, c'est qu'il est renseigné sur ces changements. Par qui le cœur est-il renseigné sur l'état interne et externe des organes qu'il nourrit ? Par le sang, qui, étant liquide et en mouvement, est capable de véhiculer des renseignements d'ordre physique (pression, température, vitesse, poids), chimique (en se chargeant d'infimes particules), et même psychologique, puisque les cellules sanguines, vivantes, sont douées de sensibilité.

Il n'est pas illogique de reconnaître au cœur cette faculté de perception directe. La science admet une telle faculté pour le cerveau et les sensations nerveuses. Sachant quelles sont les relations étroites liant l'être psychique à l'être physique, sachant d'autre part que le cœur réagit aux mouvements de l'un ou l'autre de ces deux êtres, nous pensons logique d'étendre cette faculté de perception directe du cœur jusqu'au domaine psychologique. Ecoutons d'ailleurs à ce sujet Von Wiss, médecin allemand qui s'est particulièrement penché sur cette question : « Les processus psychiques, et spécialement les émotions, entraînent une résonance corporelle, et, vice-versa, les processus organiques (corporels) déterminent un retentissement psychique. En d'autres termes, une émotion représente non seulement une expérience psychique, mais aussi une résonance dans les viscères qui peut être entendue comme une manière de langage de l'individu à lui-même. Aussi, puisque la circulation est cette fonction dont l'arrêt signifie la fin immédiate de la vie, le cœur est-il devenu l'un des plus importants organes de cette expression interne, tout de même que c'est parce que le cœur possède de très intimes relations avec la vie effective qu'il peut être regardé comme le symbole de ce qui est chez l'homme réellement individuel. »

Dès lors que nous reconnaissons au cœur la faculté d'être sensible aux états physiques (organiques) et aux états affectifs (psychiques), et non seulement d'être sensible, mais de réagir à ces états, *donc de les apprécier,* il nous semble permis d'attribuer au cœur des facultés d'ordre psychique. A vrai dire, l'expérience intérieure poussée des mystiques prouve que c'est d'une véritable faculté d'*entendement* (ou de connaissance) qu'il s'agit. Bien entendu, cette faculté est latente ou en sommeil chez l'homme moyen. Nous employons ici sciemment le mot « entendement » pour désigner cette faculté propre au système cardiaque. Des raisons nombreuses nous y poussent. En particulier, ce n'est certainement pas un hasard si les deux cavités supérieures du

cœur ont reçu le nom suggestif d' « oreillettes », et si de nombreux mots s'appliquent indifféremment à l'oreille et au cœur (par exemple le mot « dur » : être dur de cœur, être dur d'oreille), et cela doit déjà nous mettre sur la voie des correspondances qui existent entrent le SON (ou la PAROLE ou la LUMIERE), l'oreille ou l'ouïe, et le cœur ou l'entendement (faculté de percevoir indifféremment le Son, la Parole ou la Lumière).

Remarquons aussi que le cœur, par ses battements réguliers, est le seul organe produisant un son intérieur rythmé, si l'on excepte le bruit des poumons qui lui est d'ailleurs lié. Nous n'entendons plus ce « bruit du cœur » pour la même raison que nous ne voyons plus le bout de notre nez qui pourtant se trouve dans notre champ visuel. La psychologie organique des systèmes nerveux prouve qu'un organe se « désintéresse » de ce qu'il perçoit constamment, et finit par l'ignorer, et nous en tirerons conséquence plus loin. Ce rythme cardiaque lui-même, qui marque le « temps physiologique » propre à chaque individu, cette « voix du cœur », est d'ailleurs révélateur, non seulement de l'état du cœur, mais de l'organisme tout entier. C'est ce que met à profit le médecin qui prend le pouls de son malade. Il se met ainsi à l'écoute du cœur, et le cœur, dans son battement, ne lui transmet-il pas tout ce que lui-même a perçu, entendu, senti, enregistré ? Les anciens savaient sans doute bien mieux utiliser que nous ne savons le faire les renseignements fournis par le cœur. Témoin ce diagnostic pour le moins curieux du fameux médecin de l'antiquité Erasistrate : « Séleucus Nicator, roi de Syrie, l'a appelé parce que son fils, le prince héritier Antioche, dépérit sous ses yeux. Erasistrate observe minutieusement son malade et trouve que son pouls bat anormalement vite lorsqu'il aperçoit sa belle-mère, la jeune reine. Le médecin a suffisamment de courage pour faire connaître son diagnostic au roi septuagénaire : le prince souffre d'une maladie de cœur, mais elle est guérissable ! Sagement, le vieux roi consent à se séparer de sa jeune femme et à ce qu'elle épouse Antioche. C'est la fin sans tragédie d'une histoire où le cœur tient tous les rôles... »

Une remarque fondamentale reste à faire : alors que, à l'état de veille, l'activité du cerveau est en partie consciente, celle du cœur nous est normalement inconnue ou subconsciente. Cela a en partie la cause psycho-physiologique que nous avons indiquée plus haut : un organe se désintéresse de ce qu'il perçoit sans interruption. Ainsi, l'activité du cœur nous échappe parce qu'elle est incessante et rythmique. Mais que ce rythme vienne à être troublé, aussitôt nous prenons conscience de cette activité du cœur : c'est une « émotion ». Remarquons à ce sujet que les battements du cœur deviennent parfaitement sensibles et audibles au cours d'une forte émotion. Toutes les écoles occultistes s'accordent pour reconnaître qu'à la poitrine et au cœur se rapporte l'âme. C'est donc par le sensorium cardiaque, centré dans la poitrine, que celle-ci se manifeste ou se rend sensible à la conscience. Les divers phénomènes trop rapidement décrits ci-dessus et les quelques remarques les accompagnant éclairent cependant l'une des facultés déjà très intérieures du cœur : *l'entendement ou*

perception directe par le cœur. (On pourra donner à cette faculté un autre nom, la terminologie ici employée nous étant personnelle comme nous l'avons signalé.)

En vertu de la correspondance entre le sensorium cardiaque et l'âme, transposons cette faculté essentielle du domaine psycho-physiologique à un plan plus élevé : si le cœur est capable d'« entendre », puisque tout entendement suppose une parole, un VERBE, un langage, il est donc le lieu où se répercute, dans l'homme, le VERBE. Non seulement le lieu, mais aussi la « matière » ou la forme, le « résonateur» sensible et vivant qui peut seul convenir à la PAROLE DIVINE : « Le Ciel est dans ton cœur. Aussi il est écrit : « Tu bâtiras ton temple pour que le Seigneur y pénètre ». Car il y a en nous une étincelle de l'âme qui est la Lumière, et cette Lumière, c'est Dieu. Pour que cette Lumière nous éclaire complètement, il faut abandonner son soi-même.» (MAITRE PHILIPPE 2-5-1895)

La preuve que le Verbe parle par le cœur de l'homme n'est pas à faire : toute l'histoire prophétique et religieuse en est le vivant et parfois sanglant témoignage. Dès lors, de même que, selon Saint-Martin, « l'homme est une pensée de Dieu », nous dirons que le cœur est l'organe dans lequel se « matérialise » cette pensée, pour nous être rendue *sensible* et *intelligible.* Cette pensée est le VERBE, la vraie Lumière venant « éclairer tout homme dans le monde » (Saint-Jean, I, 9,).

C'est donc dans le cœur de l'homme que réside la parole perdue, enfouie sous les replis du moi, faussée par la confusion de la langue, perpétuellement repoussée par les tourbillons du mental. La connaissance intérieure est la science de ce langage perdu, qui se passe des mots comme les chiffres se passent des phrases, parce qu'ils parlent d'eux-mêmes. C'est la Vérité Simple, et sa perception directe sans passer par le prisme déformant de la langue-pensée. Mais nous avons vu que cette faculté merveilleuse du cœur nous était en grande partie inconnue, comme soustraite à notre volonté propre par une force extérieure. Qu'y voir d'autre qu'une des conséquences désastreuses de la chute et de la dégradation de l'homme, qui a endurci son cœur à la parole de Dieu, à tel point qu'il est impossible de l'entendre à présent ?

Ainsi, la Parole Divine s'est retirée partiellement du cœur de l'homme à mesure que celui-ci persévérait dans l'erreur. La Parole vivante, est devenue la « Parole perdue ». Nous savons que, malgré tout, elle est toujours là, puisque éternellement présente, mais enfouie dans les ténèbres, et que c'est bien plutôt nous qui sommes absents, comme nous le rappelle l'Evangile de saint Jean : « La lumière luit dans les ténèbres, mais les ténèbres ne l'ont point reçue » (I-5).

Dès lors, le but de la voie cardiaque est clair : il s'agit avant tout de retrouver « la Parole perdue », de renouer le dialogue et de rétablir la communication avec la voix qui crie dans le désert... Le moyen est en même temps posé, puisqu'il s'agit de « rendre l'oreille au cœur », d'être attentifs et présents au Verbe, à cette voix mystérieuse

constamment jeune, constamment exprimée, quoique peu entendue, éternellement elle-même, pour rétablir en nous les lois primitives du Royaume de Dieu.

LA PRIERE DU CŒUR

A partir d'observations simples, nous avons dégagé, par la raison et l'intuition, l'importance du cœur au point de vue mystique. Ces observations sont le fruit d'une expérience intérieure, mais elles sont à la portée de tout homme aspirant à se mieux connaître. Il est temps à présent de parler d'une technique ou ascèse propre à la voie cardiaque et connue sous le nom de « prière du cœur », prière à Jésus, ou encore *méditation sur le cœur.* Selon R. Ambelain, cette ascèse est la véritable « technique » du Martinisme Traditionnel (Voie intérieure ou cardiaque). On se reportera utilement à son article (*Initiation*, 1962, n° 3) dont nous extrayons le passage suivant : « Sans doute, toute mise en présence de Dieu, pour l'homme, est nécessairement une prière. Mais encore faut-il que cette présence devienne une attitude constante, toujours consciente. La prière doit être perpétuelle, ininterrompue, comme la respiration ou comme le rythme cardiaque. Cette règle imprescriptible, nous la rencontrons aussi bien dans l'Inde que dans l'Islam et ses « confréries » si caractéristiques. L'Orient chrétien possède la même chose : on la nomme la « prière du cœur », et c'est la véritable voie cardiaque du Martinisme de tradition, et non pas une simple et banale sensibilité. »

En effet, cette ascèse ne consiste pas en une simple et banale sensibilité. Elle est bien, selon nous, la synthèse de toute l'activité intérieure, la sublimation de tout un mode de vie. La meilleure définition que nous pourrions lui donner serait « la prière perpétuelle », ou la « présence perpétuelle ». La prière à Jésus est historiquement d'origine orientale (voir l'article cité plus haut), et il semble bien que ce soit par l'intermédiaire des moines du mont Athos qu'elle fut introduite dans la spiritualité occidentale.

Quoi qu'il en soit, saint Paul déjà nous exhorte à la prière perpétuelle : « Il faut prier sans cesse » (I *Thessaloniciens* V, 16). « Prier en esprit et en tout temps » (*Eph.* VI, 18). Jésus lui-même nous a laissé cette certitude absolue de ne jamais abandonner ceux qui croient en lui et l'invoquent, et c'est sur cette certitude que s'appuie la prière à Jésus.

Mais comment prier sans cesse ? C'est encore saint Paul qui nous le laisse deviner : « Nous ne savons pas ce qu'il faut demander » (*Rom.* VIII, 26). Seule la fréquence de la prière semble avoir été laissée en notre pouvoir, comme moyen d'atteindre la pureté de prière qui est la mère de tout bien spirituel. « Acquiers la mère et tu auras une descendance », dit saint Isaac le Syrien, enseignant qu'il faut acquérir d'abord la première pour pouvoir mettre en pratique toutes les vertus. Et c'est au Christ vivant, perpétuellement présent dans le cœur de l'homme que doit s'adresser la prière ; c'est là qu'il faut

le chercher, le prier de venir, de nous éclairer, de nous guérir et de nous sauver. On comprendra assez que cette prière, cette aspiration vers le Christ vivant *est une approche du sacré en nous*, ce qui fonde ce que nous disions plus haut, à savoir que la prière à Jésus est l'aboutissement de toute notre vie intérieure. De ce fait, celle-ci doit être centrée sur l'Evangile, et cette attitude intérieure est inséparable de la prière ; elle est le terrain préparé sur lequel elle peut fleurir et donner ses fruits. La prière, comme toute ascèse ou toute initiation, ne portera ses fruits que sur la cendre des passions et cette préparation du terrain propice n'est pas la tâche la plus aisée. C'est pour cela que nous nous sommes quelque peu étendu sur le contexte dans lequel s'inscrit la prière du cœur. Il est temps à présent de nous consacrer plus particulièrement à celle-ci.

Ecoutons saint Syméon le Nouveau Théologien (949-1022), l'un des plus grands mystiques de l'Eglise grecque : « Demeure assis dans le silence et la solitude, incline la tête, ferme les yeux ; respire plus doucement, regarde par l'imagination à l'intérieur de ton cœur, rassemble ton intelligence, c'est-à-dire ta pensée, de la tête dans ton cœur. Dis sur la respiration : « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi pécheur, » à voix basse ou simplement en esprit. Efforce-toi de chasser toutes pensées, sois patient et répète souvent cet exercice. »

Le moine Nicéphore, de son côté, enseigne : « Si, malgré tes efforts, mon frère, tu ne peux entrer dans la religion du cœur, comme je te l'ai recommandé, fais ce que je te dis et, Dieu aidant, tu trouveras ce que tu cherches. Tu sais que la raison de tout homme est dans la poitrine. (...) A cette raison enlève donc toute pensée (tu le peux si tu le veux) et donne-lui le « Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi ». Efforce-toi de remplacer par cette invocation intérieure toute autre pensée et, à la longue, cela t'ouvrira sûrement le seuil du cœur, c'est là un fait prouvé par l'expérience. »

En quelque sorte, la prière « entre » dans le cœur avec le souffle et en « sort » avec lui. C'est pour cela que nous avions comparé le cœur à une « porte », par où passe la vie. Cet « exercice », s'apparente au bakti-yoga des Hindous, comme l'a parfaitement montré R. Ambelain dans son article déjà cité. D'aucuns penseront peut-être qu'un tel exercice est inutile au « vrai chrétien », qui n'a besoin d'autre adjuvent que sa foi pour établir le contact avec son Dieu. Personnellement, nous ne partageons pas cet avis. L'expérience mystique peut et doit consister en un véritable « contact » avec le divin, aussi incompréhensible que soit ce contact à notre entendement. Jésus-Christ s'est lui-même nommé la Lumière et la Vie, et n'est-il pas normal de le chercher et de le connaître vivant en nous-mêmes ? Et où ce contact mystérieux et régénateur pourrait-il avoir lieu, sinon dans le cœur de l'homme, le temple de Dieu ? La mentalité occidentale, en rejetant l'expérience mystique dans les sphères intellectuelles, a en quelque sorte « désincarné » la foi, qui n'est plus « vivante », mais figée dans un processus mental. On croit parce qu'on sait, et non plus parce qu'on vit l'expérience de Dieu. Mais revenons-en à la prière.

« *Le royaume de Dieu est dans votre cœur* ». *Ce n'est ni plus ni* moins que ce royaume que la prière prépare dans le cœur de l'homme. Quels sont les effets de sa pratique ? Telle est la question que nous allons aborder à présent. Comme tout exercice spirituel, les effets en sont lents et parfois invisibles, bien que réels. Il faut donc être patients.

Nous ne parlerons pas ici du contact réel que la prière peut apporter entre le Divin et l'humain, ce qui ne pourrait se décrire, mais seulement de la naissance possible du Royaume de Dieu dans *le cœur de l'homme. La prière répétée très souvent pacifie d'abord* le mental, puis le moi tout entier. Il y a, bien sûr, des difficultés dans la répétition fréquente de la prière, dont la principale nous semble *la distraction,* car l'adversaire sait bien, si nous ne le savons, que la distraction est le grand empêchement à la vie intérieure. Etre distrait, étymologiquement, signifie être soustrait à soi-même. L'une des premières choses très précieuses apportées par la prière est donc *l'attention permanente* ; la polarisation ou la fixation incessante du regard intérieur sur ces deux pôles de la vie : le cœur, centre de la vie individualisée, le Christ, centre de la vie universelle. Cette « concentration de l'attention » en un foyer unique est le facteur déterminant de la conversion et de l'éveil du cœur. La parfaite attention à la prière et au cœur amène assez rapidement la perception des battements du cœur, qui sont d'abord sensibles, puis même audibles. Au bout d'un laps de temps qui varie avec la fréquence de répétition, la prière est non plus réglée sur le souffle, mais sur le rythme cardiaque lui-même, qui devient le véritable « moteur » de la prière.

C'est alors toute la vie mystérieuse du « Royaume du cœur » qui commence à se révéler peu à peu. Alors qu'à l'état de veille, la pensée semble normalement émaner du cerveau, voilà qu'elle se fait imperceptiblement plus centrale, pour finalement se trouver concentrée tout entière dans le cœur... Les paroles de la prière surgissent alors non plus du mental, mais du cœur lui-même : c'est le stade du cœur qui prie. Celui-ci n'est plus seulement l'organe caché et inconnu qui maintient la vie du corps : c'est le centre rayonnant d'où tout émane, d'où l'attention, d'un seul regard, saisit l'unité intérieure de la vie ; à la fois un lieu, un état, un ETRE. Les paroles de la prière, jointes à la vie du cœur, deviennent par une *mystérieuse transsuistantiation*, des Verbes.

C'est alors que la prière de Jésus devient une véritable « expérience mystique », un réel contact entre l'orant et le divin, qui amène peu à peu une transformation radicale de tout le sensorium cardiaque, transformation ayant des effets jusque dans le corps physique, qui profite lui aussi des bienfaits de la prière. Il semble bien qu'à un stade ultérieur ce soit le cœur qui prie indépendamment de la volonté de l'orant ; on peut dire que le Christ prie en lui, et qu'alors l'union mystique est réalisée.

Saint-Martin a-t-il connu la prière du cœur ? Je me suis posé cette

question à la suite de l'affirmation de R. Ambelain qui la présente comme propre au Martinisme de Tradition. Certains passages de Saint-Martin peuvent en effet laisser supposer qu'il connut la prière perpétuelle, tels ceux-ci, que nous extrayons de son *Portrait historique et philosophique* : « Il y a pour la prière un degré plus élevé encore. C'est de sentir que la seule prière que nous aurions à faire ce serait de travailler continuellement à ne pas empêcher de prier en nous celui qui ne cesse de prier pour nous, soit en nous, soit hors de nous. Car c'est en nous qu'il aime le mieux prier, puisque nous sommes son oratoire, mais quand nous ne lui laissons pas l'accès libre, il va prier hors de nous et il emporte sa paix avec lui.» (N° 635, page 303)

AIX-EN-PROVENCE, le 11 juillet 1965

LUC A. I.

LA CABALE

Ceci n'est pas un exposé « de » la Cabale, mais une causerie « sur » la *Cabale et, à l'occasion de la Cabale, sur l'envolée peu comprise du Sépher* Yétsira.

En passant, je suggérerai certaines idées au sujet des symboles, idées acceptables mais non probables, idées insuffisantes car le contenu d'un symbole est inépuisable, il ne cesse d'être utile qu'à ceux qui croient avoir trouvé, ou qui abandonnent la recherche, ou encore à ceux qui sont arrivés, grâce à ces moyens, à l'union. En attendant, le symbole est utile, nécessaire, indispensable pour chercher, sentir et classer.

Or, la Cabale a, en particulier, pour base les 22 symboles de l'alphabet hébreu. Nous allons nous attaquer à la Cabale avant l'examen des symboles (1). Si vous êtes suffisamment intéressés, vous souhaiterez un jour un entretien sur ces caractères hiéroglyphiques, si bien mis en valeur par Fabre d'Olivet, et que j'appelle « l'hébreu initiatique ».

La Cabale place Dieu à l'origine des éléments, du système solaire et de l'univers tout entier. Elle place Dieu aussi au centre de l'esprit, de l'âme et du corps humain. (Les 3 composants de notre être - 1 Thes. V 23.)

La Cabale est une tradition orale juive. Elle est destinée à ceux qui veulent connaître Dieu, le réaliser par expérience personnelle et exprimer sa volonté, sa puissance et sa sainteté.

Comme toute tradition, la Cabale ne peut être donnée qu'à ceux qui cherchent, parmi ceux-ci à ceux qui s'adressent à une « école », laquelle choisit ceux qui lui semblent aptes à recevoir cette tradition, enfin elle ne peut profiter qu'à ceux auxquels le chemin est indiqué, qui veulent bien l'emprunter, le *vivre et devenir eux-mêmes le chemin.*

On put se demander comment il est possible de parler d'une tradition orale. C'est qu'il existe quelques documents qui constituent des éléments écrits de cette Cabale. Ce ne sont que des fragments, des expressions partielles de la conscience subjective, intime et personnelle. Ce sont des sentiments pour ainsi dire inexprimables dans le langage des sensations de la conscience objective, générale et impersonnelle.

On ne peut pas décrire les couleurs à un aveugle, l'harmonie à un sourd, l'amour à un égoïste, il faut voir, entendre, aimer. De même, par son objet sacré, la religion a pour but de relier l'homme à Dieu. En fait, l'homme est relié à Dieu, mais il n'en a pas conscience. Généralement, il ne veut pas en avoir conscience, préférant nier l'existence d'un Dieu extérieur, transcendantal, s'occupant ou non de sa création, et nier aussi l'existence d'un Dieu intérieur, immanent, personnel. Il préfère, par orgueil, se croire l'auteur plutôt que l'exécutant, par égoïsme se croire le centre, plutôt qu'un point du rayon et, par appétit de jouissance, faire de moyens de connaissance des fins, des cibles, des buts en soi.

A l'origine d'une tradition il est un être qui a, dans un moment d'extase, d'enthousiasme et de ravissement, éprouvé psychiquement des états de conscience subjectifs touchant le cœur (états tout à fait différents de la prise de conscience objective qui touche le cerveau), d'un contact plus ou moins durable, dans une étendue plus ou moins profonde, avec une conscience plus ou moins éveillée.

---

(1) Se reporter aux éléments de la langue hébraïque par le Dr Papus. *L'Initiation*, 2e trim. 1965, p. 70.

Comment, au retour d'un pareil état d'âme, celui qui a atteint les très hautes fréquences des plans spirituels, indicibles, inexprimables, inexplicables, peut-il, à des spectateurs, auditeurs, récepteurs même préparés, décrire les formes de ce qui n'a pas de forme, dépeindre en paroles ce qui est indicible et transposer en basse fréquence, dans le domaine des sensations, des sentiments perçus en très haute fréquence ?

Cet être sera obligé de faire des transpositions, par des harmonisations plus ou moins appropriées en fréquences visuelles, d'images qui étaient invisibles parce que c'étaient des états d'âme, en sons audibles une musique céleste qui était inaudible, en formes palpables des vibrations de substance sans forme.

Ces expressions seront alors comme des contes, des fables, des paraboles. Mais l'assemblée des disciples déjà préparés percevra les vibrations secrètes du Maître, les auditeurs entendront des substantifs chargés des vibrations inaudibles, les récepteurs attentifs ressentiront dans leur psychisme, par leur système nerveux spinal et sympathique, le rayonnement de l'auréole vibrante de l'orateur.

Le Maître aura communiqué sa foi visualisée, agissante et vibrante. C'est l'expression de cette foi qui formera la tradition. Elle ne conservera son énergie que si les chaînons, que constituent les disciples et les continuateurs de ceux-ci, transmettent cette force. Sinon, les images se déformeront, les paroles perdront leur sève, les vibrations leur intensité. Ce ne seront alors que signes de piste, poteaux indicateurs, non plus l'expression de la foi mais celle d'une croyance.

Il faut donc une tradition, mais il faut que celui qui transmet ait une certaine vibration et, dans l'expression d'une tradition, il ne faut demander que l'élan, la fréquence plus élevée, l'enthousiasme qui vous permettra de chercher pour trouver, par vous-même, la forme qu'à un moment donné votre vase pourra donner à un liquide qui n'a pas de forme en lui-même.

« La Cabale reste encore aujourd'hui l'un des moyens pour permettre à certains d'accéder à une foi scientifique (1). »

Il n'est pas possible de communiquer cette tradition juive sans le support des caractères hébraïques qui sont en eux-mêmes des symboles, langages muets, conçus d'après une règle éloquente, dont l'observation fait taire le souvenir du passé enregistré par la mémoire dans le cortex cervical, cette partie superficielle grise que j'appellerai simplement le cerveau quoique le cerveau comprenne aussi autre chose que la mémoire ; des sons permettant à la parole de rappeler la forme ; des nombres de 1 à 400 comme des exposants à un nombre qui pourrait être 2 ou peut être la base népérienne pour exprimer les vibrations.

« Les nombres... ne sont rien par eux-mêmes... ils ne servent qu'à exprimer les propriétés des êtres » (2).

Cette tradition juive, la Cabale, est fondée sur la bible, ses commentaires et les 22 lettres de l'alphabet. Dans ses documents écrits, elle est exprimée partiellement dans le « livre de la formation » le « sépher yétsira » et le « livre de la splendeur », le « sépher zohar ».

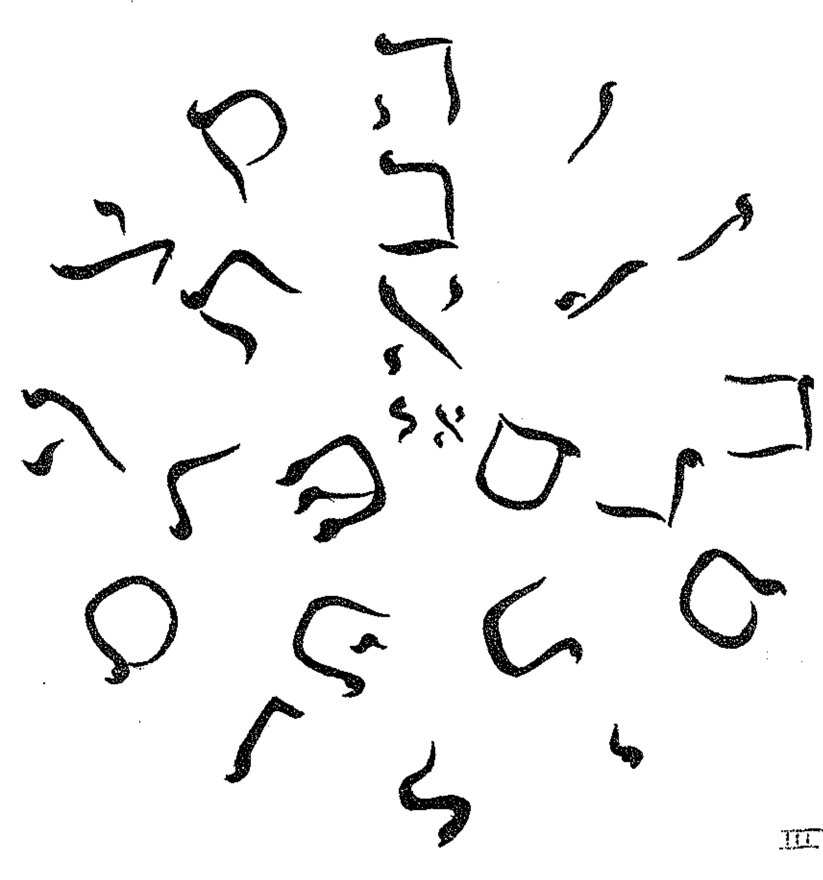
Basée sur les symboles de formes, de sons et de nombres, elle est en elle-même initiatique en ce qu'elle fait taire le cerveau, le passé, ce qui est mort, pour ouvrir le cœur, le présent, le vivant ?

L'être reposé, calme, réceptif, reçoit des instructions, des sentiments, des états d'âme lui faisant prendre conscience de son âme, de son psychisme, de son véritable MOI complètement opposé au moi matériel, égoïste et haïssable parce qu'il en fait un maître et non un serviteur.

---

(1) Pierre de Ribeaucourt, *Initiation*, 1er trimestre 1965, f. 9, *in fine*.

(2) Louis-Claude de Saint-Martin, *Initiation*, 4e trimestre 1962, p. 182.



III

Le livre de la formation glisse sur les « sephiroth » qui, comme les vagues de l'océan, ne font rien par elles-mêmes, ne comptent pas, n'ont aucune valeur propre. Ce ne sont que les vibrations de la substance initiale.

Ces vibrations créent les phénomènes divers et mouvants d'un « noumène » unique qui remplit le temps et l'espace défini par les 6 orientations du zénith, du nadir, de l'Est, de l'Ouest, du Sud et du Nord.

Le livre de la splendeur s'étend davantage, classant ces vagues au nombre de dix, en phases d'émanation, de création, de formation et d'action. Il les incorpore aussi à l'homme, ce petit univers à l'image du grand, c'est-à-dire de Dieu.

Par lui (per ipsum) et avec lui (et cum ipso) et en lui (et per ipso) dans l'unité du Saint-Esprit (in unitate Spiritus sancti) (conclusion du canon de la messe) et nous sommes le temple de Dieu (1 Cor III 6), le temple du Saint-Esprit (1 Cor VI 19) et nous devons nous en rendre compte, prenant conscience que nous sommes un avec Dieu.

Pour symboliser cette unité, on peut utiliser le double triangle entrelacé qui fut le bouclier de David, le sceau de Salomon, le pentacle étoilé.

Puis, le livre de la formation classe les 22 lettres en cercle autour de Dieu, les 3 mères, puis les 7 doubles, enfin les 12 simples (Planche), formant des roues concentriques tournant dans tous les sens autour du centre qui est Dieu, et formant une enceinte aux 231 portes.

Pour exprimer sa création cosmique, le centre dispose de 3 portes, puis chacune d'elles de 7 autres portes et, enfin, chacune de ces dernières de 12 portes.

De même, l'homme, le microcosme, pour prendre conscience du Dieu intérieur, dispose de 11 moyens, l'un des 12 étant inutilisé, de 7 niveaux et de 3 éléments de conscience. Soit $3 \times 7 \times 11 = 231$ portes.

LES 3 MERES

Un grand secret, merveilleux, voilé et scellé de six anneaux, est formé avec les 3 mères : A M S.

Eléments	**A**	**M**	**S**
du divin	présence	puissance	science
de nature	neutre	négatif	positif
cosmiques	air	eau et terre	feu
saisonniers	humidification	froid	chaud
humains	poitrine	ventre	tête
de conscience	attention	mouvement	souvenir
d'efforts	concentration	volonté	pensée

Examinons ce grand secret suivant l'ordre des 3 éléments de la conscience humaine qui peuvent, pour l'examen, être divisés en :

1° Conscience presque toujours inconsciente quand elle est cellulaire, végétative, chromosomique ;

2° Conscience subjective quand elle est psychique, nerveuse, indicible ;

3° Conscience objective quand elle est mentale, sensorielle, exprimable.

Dans la transcription suivante, il convient de lire de gauche à droite (alors qu'en caractères hébraïques on lit de droite à gauche).

M A S Quand le mouvement, l'émotion, la motricité sont le sujet, que l'attention, l'affectivité, l'application sont le verbe, et que le souvenir la sensation la souvenance sont le complément nous avons un

« mouvement - attenti - sensoriel »

et ce mot en hébreu signifie : heureux.

M S A Quand le mouvement sensibilise l'attention nous avons un « mouvement - sensori - attentif » en hébreu, c'est le discours.

S A M Le souvenir qui porte attention au mouvement « sensation - attenti - motrice » c'est le trouble.

S M A Le souvenir qui meut l'attention : le doute « sensation - motri - attentive »

A M S L'attention qui meut un souvenir : obscurité « attention - motri - sensorielle »

A S M L'attention qui puise dans le souvenir un mouvement : péché « attention - sensori - motrice »

	sujet	verbe	complément
A	mauvais : AMS=obscurité ASM=péché	bon : SAM=émoi MAS=heureux	neutre : MSA=discours SMA=doute
M	bon : MSA=discours MAS=heureux	neutre : AMS=obscurité SMA=doute	mauvais : SAM=émoi ASM=péché
S	neutre : SAM=émoi SMA=doute	mauvais : MSA=discours ASM=péché	bon : AMS=obscurité MAS=heureux

Ce tableau nous montre que les six combinaisons de ces trois mères donnent : ASM = péché toujours mauvais, MAS = bonheur toujours bon ; SAM = doute toujours neutre ; par contre, AMS = obscurité peut-être mauvaise, neutre ou bonne, de même SAM = émoi et MSA = discours. On comprend avec AMS qu'il soit bon de mémoriser l'obscurité mais mauvais d'appliquer son attention à sa recherche ; avec SAM que, suivant la nature du souvenir, l'émotion puisse être mauvaise ou bonne et avec MSA que, suivant la nature du mouvement, le discours puisse être mauvais ou bon.

Un peu d'observation personnelle peut nous faire comprendre ces racines hébraïques dont les principales sont :

M A S = heureux, ratifié, approuvé ;

M S A = discours, oraison, oracle ;

A S M = péché, délit, crime ;

M A S = l'émotion qui éveille l'attention et cause la mémorisation, peut être nécessaire, éducative, heureuse. Elle est alors la base de tous rites, sacrements et initiations.

M S A = un bon mouvement qui sensibilise l'attention est bon, communicatif, favorable. Il est à la base de tous les cultes, oraisons, enseignements.

A S M = quand nous arrêtons notre attention sur le souvenir agréable d'une sensation passée, nous éprouvons le désir de la voir se renouveler. Si nous fixons notre attention sur ce souvenir, nous nous tentons. Pour peu que notre désir soit volontaire, nous convoitons et nous provoquons une émotion glandulaire nous portant au mouvement de conquête, de domination, de captation de l'objet de convoitise ou d'un autre plus ou moins similaire. Nous projetons le passé dans l'avenir, nous privant du présent, nous provoquons en nous une mort spirituelle, c'est le péché. (Jacques I 14-15.)

LES 7 DOUBLES

B C D K P R T signifie en hébreu « vêtement favorable ». Planche. Cette image, cette suggestion, ce symbole, comme tous ceux indiqués, n'est pas une définition mais une expression possible, partielle et indicative de ce que peut, entre autres, suggérer un symbole.

L'auteur du Sépher Yétsira indique que ces signes désignent, dans l'ordre, 7 qualités ou 7 défauts correspondants : sagesse ou folie ; richesse ou misère ; récolte ou ruine ; vie ou mort ; royaume ou servitude ; paix ou lutte ; grâce ou laideur ; 7 directions : centre, zénith et nadir, levant et couchant, nord et midi ; 7 planètes ; 7 portes du visage et 7 jours de la semaine. Puis il glisse sur une septième explication, recommandant de « réfléchir à cela et de rendre le Créateur si évident qu'il soit reconnu comme tel et remis sur son trône ».

Enfin, il donne une formule qui peut se résumer en : 2 (2+1) (2+2) .... (n—2) (n—1) n, et dit : « Va et pense à ce qu'aucune bouche ne peut dire ni aucune oreille écouter ».

Loin de moi la prétention de dire ce qu'a pu envisager l'auteur, ou ce que vous pourrez entrevoir vous-mêmes, mais je puis vous donner une indication de ce que j'ai pu discerner moi-même.

Avec la forme, les sens des lettres hébraïques et les significations des mots ayant comme sujet l'une des 3 mères A M S et comme complément l'une des 7 doubles. En assimilant aux 7 doubles les 7 « chakras » ou roues ou fleurs de lotus ou roses, qu'il me plaît parfois d'appeler moteurs ou transformateurs et qui sont comme des cyclotrons des systèmes nerveux spinal et sympathique qui vont du sacrum au cerveau et se prolongent par les nerfs de la colonne vertébrale, à la tête, aux doigts et aux orteils et rayonnent une auréole. Cette aura, parfois visible, à des vibrations dont les harmoniques lumineuses correspondantes vont du rouge au bleu en passant par le jaune et dont l'aspect donne à certains voyants une forme corporelle blanche, neigeuse, lumineuse, comme une belle robe, un habit de noce (Ecc. 9-8 ; Dn 7-9 ; Mt 17-2 ; Mt 28-3 ; Lc 15-22 ; Mt 22-11 ; Ap 3-4, 5, 18 et 4-4 ; ce vêtement propitiatoire, favorable, qui fait resplendir la lumière du monde (Mt 5-14), qui est la lumière, la vraie lumière, m'ont fait établir le tableau des 7 centres psychiques. (Planche IV.)

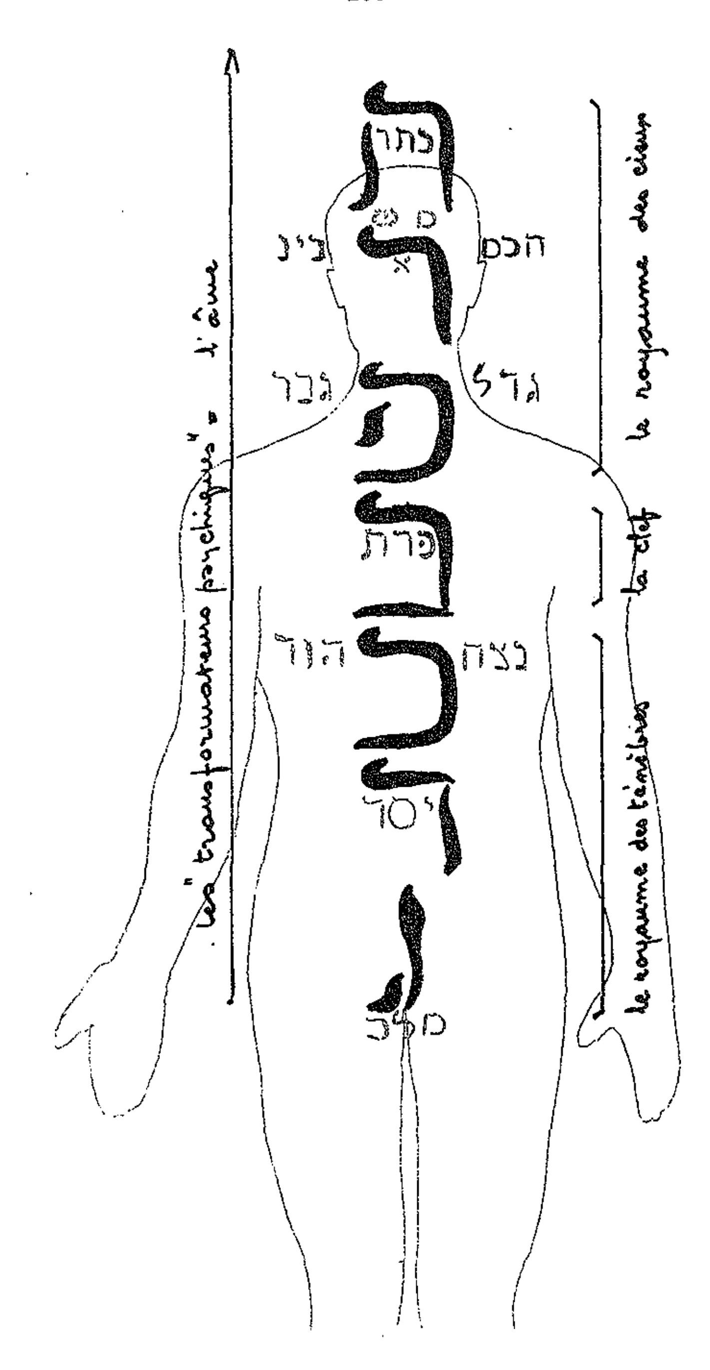
Les 7 doubles tirent leur nom d'une double prononciation.

Leur ordre commence par B, cependant je place B au centre. C'est que cette clef B représente le centre, l'action interne, le cœur, la clef de voûte, la pierre angulaire que rejettent généralement ceux qui croient bâtir. Aucune construction, aucune maçonnerie, aucune œuvre n'est possible sans cette clef (Ps 118-22 ; Mt 21-42 ; Mc 12-10 ; Lc 20-17 ; Act 4-11 ; 1 Pi 2-4 à 7).

Le A =1 neutre est la plus faible vibration de la conscience objective de l'homme, de son intelligence, de son esprit. Le B = 2 négatif est la plus faible vibration de la conscience subjective de l'homme, de son psychisme, de son âme. De même E = 5 positif est la plus faible vibration des organes de perception corporels, des organes de sensation, du corps.

A, plus encore dans l'esprit que B dans l'âme, est le présent. En hébreu, AB c'est le père, l'ancêtre, le protecteur, le maître, le prince, le générateur, le désir.

A B E, le vouloir, A E B, aimer. En français, le verbe aimer prête à confusion. Il vaut mieux distinguer aimer de chérir, acquérir et de goûter. En grec, il y avait trois noms : éros, qui est le nom d'une divinité et a fait érotique, et est en rapport avec ce chakra du bas, le G ou le C ; philos : ami, qui a donné œnophile, philosophe, etc., et est en rapport avec le chakra central, le B ; enfin agapê : amour divin, charité, don de soi, qui a donné son nom aux repas agapes et aux vierges agapètes, il correspond au chakra du haut, le T.


Les "transformateurs psychiques" de l'âme
le royaume des cieux
la clef
le royaume des ténèbres
כתר
חכמ
בינ
גדל
גבר
תפרת
נצח
הוד
יסוד
מלכ

Cherchons les idées suggérées par les mots hébreux qui ont l'une des 3 mères comme sujet et l'un des 7 doubles comme complément :

AG = lien ; AD = occasion ; AK = colère ; AB = désir ; AP = émotion ; AR = lumière et AT = être.

MG = lié ; MD = connaissance ; MK = appauvrissement, MB = porte ; MP = miracle ; MR = changement et MT = mutation.

SG = dégénérer ; SD = dévaster ; SK = méditer ; SB = revenir ; SP = aspirer ; SR = vaincre et ST = parole.

SB forme le nom qui s'écrit schoub et se prononce schouv et qui est traduit par « revenir » (surtout au chapitre 30 du Deutéronome), est le synonyme du mot grec METANOIA (Mt 3-2 ; 4-17, etc.), dont « repentance » est une traduction insuffisante. « Avoir de la peine », sens étymologique de « repentance », est une chose qui n'implique pas obligatoirement le « changement dans la façon de penser » que signifie le terme METANOIA.

Nous avons vu, avec les 3 mères, ce S : science faite de souvenirs, de pensées, de passé qui cherche à s'imposer, nous cachant la présence spirituelle du A, cette attention intellectuelle du présent et cette sagesse psychique du B, attention de l'âme. L'importance démesurée que nous laissons prendre à nos pensées est cause de soucis, de maladie et de mort. Deux moyens s'ouvrent à nous : 1° nous vider de nos pensées ou 2° les purifier pour alimenter notre cœur.

C'est dans le cœur de l'homme que se trouve la « graine » du Dieu immanent, ce tétragramme sacré. Si nous avons des souvenirs purs, beaux et bons, nous aurons un cœur pur et nous verrons Dieu (Mt 5-8), Marie de Myriam, de M-RM, signifie « ce qui porte vers le haut », « ce qui s'élève », « ce qui s'élance », et cette pureté est la condition utile et nécessaire à la naissance de Jésus, Jéhoshoua.

L'image est splendide, il faut la comprendre, la vivre, la réaliser.

De plus, dans les séphiroth, la séphira de cœur s'appelle TPART, « ta PART », ta « CLEF », pour atteindre les 3 chakras du haut, ceux du royaume des cieux, en passant par A, l'attention intellectuelle, objective, spirituelle et la racine PRT est « fleur ».

On peut alors comprendre, trouver juste, raisonnable, le « produisons du fruit digne de la repentance... tout arbre qui ne donne pas de bons fruits sera coupé et jeté au feu ». (Mt 3-8-10.)

Ecoute bien, Homme-qui-tend-vers-Dieu, le Seigneur, Dieu personnel, est notre Dieu propre à chacun de nous, le même pour tous et l'ensemble ne forme qu'un seul Dieu.

Tu aimeras le Seigneur ton Dieu à toi, ton Dieu personnel, immanent, intérieur, de tout ton cœur, ce cœur qui bat dans ta poitrine et qui envoie ton sang dans chaque cellule de ton corps, de toute ton âme, ce système nerveux central et sympathique qui constitue les 3 « moteurs » du royaume des ténèbres au-dessous du cœur et les 3 « moteurs » du royaume des cieux au-dessus du cœur et qui est relié à tout ton corps, qui est en relation « électronique » avec tout l'univers et qui rayonne ton « flux électronique » en fonction du mouvement endormi ou éveillé de chacun des « moteurs » à l'univers tout entier et cela de toute ta force, cette énergie éveillée, consciente, vivante, vibrante, et de toute ta pensée. (Dt 6-4,5 et Mt 22-37.) (1)

---

(1) Cette exposition des éléments de l'âme pris dans l'ordre T R P B K D C du Livre de la Formation, présente de grandes analogies avec les 7 chakras de l'Inde et du Tibet, dans le même ordre : le lotus aux 1.000 pétales, celui aux 2 pétales et 96 rayons, celui aux 16 pétales, et ceux aux 12, 10, 6 et 4 pétales. De même avec les 7 grands courants de vie, les 7 rayons, dont 3 forment la

Chacun de nous est comme un transformateur de l'énergie divine qui circule hors de nous et en nous. Nous ne sommes que des moyens. Si, par orgueil, égoïsme et jouissance, nous n'utilisons que les 3 chakras du bas, nous nous tuons physiquement, psychiquement et spirituellement. Si, par humilité, altruisme et amour, nous faisons vivre les 3 chakras du haut, nous participons consciemment à l'œuvre de Dieu et comme l'a dit Jésus-Christ « moi et le Père nous sommes un » (Jn X 30).

Dieu a mis devànt nous la vie et la mort, la bénédiction et la malédiction, c'est à nous seuls de choisir la Vie (Dt XXX 19).

Une planche nous donne, dans la silhouette humaine, les 3 mères, les 7 doubles et les racines des 10 séphiroth (1). Système nerveux cérébro-spinal et sympathique, ainsi que les plexus en rapport avec les glandes, qui va de cette royauté reproductive (dont le signe hébreu est assez imagé pour faire comprendre l'étoile flamboyante) à la « clef » de P R T, cette clef étant le « verbe » passif et P le « verbe » actif, le royaume des cieux opposé au G, le royaume des ténèbres.

Pensez par vous-même au pourcentage d'activité des 4 transformateurs plus ou moins utilisés par l'homme du torrent (C D K B), puis quand la mise en sommeil d'un chakra utile, mais non nécessaire, moyen et non but, « utilité » et non « premier rôle » (comme on dirait au théâtre) le C ou le G, est la condition nécessaire à la mise en marche du chakra P, royaume et justice de Dieu (Mt VI 33).

Il y a des eunuques de naissance, il y en a du fait des hommes, il y en a aussi qui sont devenus tels par la volonté, la chasteté et la continence, à cause du royaume des Cieux, que celui qui peut comprendre, comprenne (Mt 19-12).

LES 12 SIMPLES

Quand on a retiré les 3 lettres mères et les 7 lettres doubles des 22 lettres de l'alphabet, il reste les 12 lettres simples.

Ces 12 simples expriment dans le macrocosme l'espace cosmique désigné par les 12 constellations et le temps annuel par les 12 mois de l'année, et dans le microcosme l'espace des 12 organes des sens de l'homme et le temps quotidien divisé en 12 parties avec l'usage suivant l'orientation (le nom même nous indique « l'action de l'Orient » sur l'homme suivant qu'il cherche le soleil qui monte, qui éclaire, qui donne la lumière aux hommes, ou le soleil qui brille sur l'action humaine, ou celui du couchant, de l'occident, de la nuit naissante, ou enfin le Nord privé de la présence de l'astre du jour, le lieu des ténèbres, des luttes, des erreurs, comme l'a si bien exprimé Rimbaud).

Nous avons dit les 12 organes des sens de l'homme = les 5 de l'intelligence, les 5 de l'action et le sentiment. Le sommeil, dont les approches ou les sorties sont propices car, en général, les pensées n'altèrent pas la conscience objective et les moments de réveils nocturnes sont favorables quand ils sont faits dans le calme cérébral à l'écoute psychique de la conscience subjective.

Mais le sommeil profond n'est pas une des 12 portes. Il n'est troublé que par de rares cas de conscience objective dus à des excès physiologiques, psycho-

---

Trimourti : Atma, Bouddi et Manas, les « aroûpa », les sans forme, et de cette dernière hiérarchie sont issus les 4 autres, les « roûpas », les ayants forme : Momade, Makara, Dévas et les seigneurs de Vénus.

Enfin, cette même perception est exprimée dans la Trinité : Saint-Esprit, Fils et Père et par Jean (I 13), Dieu, la volonté de l'homme, le sang et la volonté de la chair.

(1) C'est intentionnellement que les formes finales ne sont pas utilisées.

Signe	Espace		Temps		Orientation et usage		Organes des sens de l'intelligence	de l'action	[…] psychiques
ה	bélier	♈	nissan	mars/avril	E	conversation		parole	
ו	taureau	♉	Iyar	avril/mai	EEN	méditation			sentiment
ז	gémeaux	♊	Sivan	mai/juin	EES	marche		pieds	
ח	cancer	♋	Tammouz	juin/juillet	S	vue	œil		
ט	lion	♌	Av	juillet/août	SSE	ouïe	oreilles		
י	vierge	♍	Elloul	août/septbre	SSO	ouvrage		mains	
ל	balance	♎	Tischri	septb/octbre	O	accouplement		org. de génération	
נ	scorpion	♏	Heschvan	octbre/novbre	OOS	odorat	nez		
ס	sagittaire	♐	Kislev	novbre/décembre	OON	Sommeil			(sommeil)
ע	capricorne	♑	Tebeth	décbre/janvier	N	friction	peau		
צ	verseau	♒	Schevat	janvier/février	NNO	gavage		intestin. annexe	
ק	poissons	♓	adar	février/mars	NNE	joie	langue		V

logiques ou intellectuels, et il est rare que dans le sommeil profond l'homme puisse prendre conscience de son subconscient ou de son inconscient comme dans les demi-sommeils calmes, paisibles et reposants, à cause de la paix profonde qui relâche les liens du corps, de l'âme et de l'esprit et favorise l'attention, l'observation, l'écoute.

Voilà exposés les 11 moyens de connaissance, les 7 niveaux de conscience subjective, et les 3 éléments de conscience objective dont dispose l'homme pour s'approcher en connaisseur conscient et agissant de cet ETRE, témoin invisible, principe et cause, par lequel l'homme est, pour lequel l'homme est, dans lequel l'homme est, et qui, dans sa forme immanente, est en lui, et auquel il a accès par sa pensée pure, dans un cœur pur, délivré de ce mal qui est la tentation.

A considérer que dans l'espace cosmique, les constellations indiquées depuis le Bélier jusqu'aux Poissons représentent les douzièmes de circonférence que fait la terre à partir de l'équinoxe de printemps et non les constellations dans lesquelles se trouve le soleil. Il y a eu correspondance mais, du fait de la « précession » des équinoxes, dont la période est d'environ 25.920 ans, soit environ 2.160 ans par signe, Jésus vivait sous le signe des Poissons et nous commençons le signe du Verseau, l'Egypte, Babylone, ont eu leur apogée sous le signe du Bélier, la Crète sous le signe du Taureau...

Dans l'orientation et l'usage, il y a un décalage. La méditation précède le lever du soleil à l'Est, puis vient la conversation et la marche, l'écoute précède la vue et le travail, le flair précède l'accouplement et le sommeil, la passion précède la déglutition et la joie.

Le temps a été divisé par l'homme, d'abord en jours, en raison de l'éclairement de la terre tournant sur elle-même devant le soleil, puis en semaines et mois, du fait des phases de la lune, enfin en années par la rotation de la terre autour du soleil et de la répartition des saisons. Mais il n'y a pas synchronisme dans les mouvements de rotation de la terre sur elle-même, de la lune autour de la terre et de la terre autour du soleil. D'où les calendriers solaires, luni-solaire et lunaire.

Chez les Hébreux, avec le calendrier luni-solaire, la période journalière commence au coucher du soleil, la période mensuelle à la nouvelle lune, la période annuelle à l'équinoxe d'automne.

L'automne avec la mise en sommeil de la nature, conduit aux jours les plus cours et au solstice d'hiver. C'est fin décembre qu'a lieu la fête des lumières, qui est synonyme d'initiation.

Nous avons vu, surtout avec les 3 mères et les 7 doubles, que l'homme ne fait pas un usage harmonieux, judicieux et normal des éléments, des niveaux et des moyens à sa disposition pour prendre conscience de ce qu'en fait il est.

Faire passer la charrue avant les bœufs, se laisser dominer par les souvenirs passés, se laisser émouvoir par la conscience du souvenir, c'est ça le péché, la chute de l'homme, la mort, le déséquilibre de l'esprit qui rend impossible l'approche d'arbre de vie qui est l'âme humaine, de même que se nourrir des racines c'est tuer la tige qui porte les fruits.

Le royaume des ténèbres, c'est le souvenir du passé de l'espèce, le royaume des cieux, c'est l'espérance du futur de l'espèce, mais le cœur est la clef du présent qui ouvre. De même que la foi est une certitude acquise, l'espérance une élévation souhaitée, mais l'amour est le don de soi, un don c'est un présent, un présent c'est ce qui est, qui demeure, toujours nouveau, toujours vivant, c'est l'Eternel notre Dieu.

Or, c'est par nous-même, pour nous-même et en nous-même, que nous devons chercher dans le mouvement, la mutation et l'émotion du présent, l'observation, la recherche, la conscience de cette vie, de cette lumière, de cet amour et *conserver sa marque*, sa certitude, son élan profond.

L'homme, suivant le lieu, le temps, les circonstances, en fonction de ses qualités innées, acquises et d'observation, a tendance à diriger son attention, son examen, son observation, soit vers la nature matérielle, phénoménale, sentimentale, ou vers lui-même, dont le corps matériel renferme des facultés immatérielles telles que la vie, la pensée, la conscience.

Et, suivant ces directions, nous avons la science qui traite des apparences, des liens qui les unissent, des lois qui paraissent les régir, la religion, qui cherche à exprimer la cause unique du visible et de l'invisible, et la philosophie, qui éprouve la difficulté d'observer avec ses propres instruments. Alors que la science peut facilement donner des noms à des personnes, à des animaux, à des choses, et permettre ainsi une correspondance intellectuelle entre, d'une part l'objet matériel dont les vibrations frappent nos sens et, d'autre part, le nom écrit visible et le nom prononcé audible et, enfin, disposer d'un système mathématique abstrait pour, avec une logique, dénombrer, établir des rapports, des proportions ; la religion et la philosophie n'ayant pas à leur disposition un objet d'examen sensible pour nos sens du toucher, de l'ouïe, du goût, de l'odorat ou de la vue, donnent des noms sans support sensuel et ne disposent pas d'un système mathématique ; il s'ensuit que, la plupart du temps, des noms d'objets sensibles sont utilisés, soit parce qu'ils servent de véhicules, d'images ou de comparaison, créant des difficultés, des incompréhensions, des confusions.

Si, partant de la science on se dirige vers la religion, vers le sacré, vers le Dieu créateur, cosmique, transcendantal ou, si pour exprimer la religion on utilise les moyens scientifiques, on trouve le rythme, le rite et le mythe ; si, partant de la religion, on se dirige vers la philosophie, ou que, de la philosophie on tende vers Dieu, quand l'homme s'examinant lui-même tend vers Dieu ou que, religieux, il s'examine lui-même, c'est vers le Dieu immanent, personnel, intérieur, qu'il tend, le culte se substitue au rite, l'oraison mentale à l'oraison verbale, la purification à la pénitence, l'illumination à la décoration, l'immanence à la transcendance, l'union au dualisme, en un mot au mysticisme.

Si, partant de la science ou tilisant ses méthodes, on se dirige vers la philosophie et le mysticisme, on rentre dans le domaine des « Perceptions extrasensorielles » ou, en anglo-saxon, l'« E.P.S. ».

Voilà le tableau de l'homme du XXe siècle. Il se place au centre des examens qu'il fait de la nature, de Dieu ou de lui-même. Aucune liaison ne semble actuellement possible entre la science, le ritualisme, la religion, le mysticisme, la philosophie et l'E.S.P. Aucun lien ne paraît réunir les opposés scientifique - mystique, ritualiste - philosophe, religieux - E.S.P. Chacun se retranche vis-à-vis de ses voisins, même dans ses définitions, dans ses dogmes, dans son expression de la vérité. Ce qui les unit, ce sont des moyens, des méthodes, des logiques d'examen, de recherche et d'expression, pour voir, savoir et connaître, en un mot saisir ces formes immatérielles qui sont la pensée, la conscience et la vie.

Dans une formation symbolique sur le pentacle, nous aurions la Religion à la pointe supérieure, la science à notre droite de la base et la philosophie à notre gauche.

Cela ne renverse nullement les valeurs car, pour l'homme, l'esprit humain avec sa conscience objective et sa formulation verbale est préférable à l'âme humaine avec sa conscience subjective et sa difficulté d'expression.

Mais si l'objectivité est utile, la subjectivité est nécessaire, l'objectivité est le moyen d'expression de la subjectivité, laquelle est la base.

Voir un but, dans ce qui n'est que moyen, est une erreur satanique, faire volontairement un but de ce qui n'est qu'un moyen est une faute luciférienne, autant de causes d'incompréhension pour ceux qui tendent vers l'aspiration.

Aussi, les hommes ne se comprennent-ils pas entre eux. Celui qui se pen-

che sur les questions scientifiques, matérielles et mesurables peut envisager la fixité dans le temps, l'immobilité dans l'espace ; ou observer le changement temporel, le mouvement spatial ; discerner la vie avec ses transformations dans différents corps tels le cycle du carbone entre végétaux et animaux ou les mutations carbone, azote, oxygène ; ou concevoir la matière primordiale dans une turbulence qui est la vie si on la suit, ou la mort si on pense à s'en séparer.

De même, l'homme qui étudie les problèmes religieux aime rester dans les limites de la raison. Cependant, il y a la raison de l'homme du torrent, de la rue, du passionné, qui diffère de celle de l'homme qui se plie au plus fort par sa *situation*, son *intelligence*, ses dogmes, ses menaces, de *celle* encore de *celui* qui a expérimenté, et ce, dans la limite des faits, des prémisses et des conclusions.

L'expression dégénère en croyance, mort et imposition. L'homme doit, par réaction, lutter contre la superstition, la peur et l'exploitation, pour amener la recherche, l'amour et la liberté. Ne condamnons pas les ensembles, sectes, mouvements, nations, où semble prédominer une tendance officielle qui rentre dans une phase dont nous sommes sortis, mais qui était peut-être encore hier la nôtre. Ne jugeons pas, mais devenons des modèles (1).

Le « Livre de la Formation » place le Créateur au milieu comme axe, au centre et avec 22 caractères, ayant chacun forme, nom et nombre ; il exprime :

— la création avec ses éléments, le système solaire, le cosmos ;
— *l'homme avec son esprit, son âme et son corps* ;
— les 12 représentent l'espace cosmique et la localisation dans l'homme ; le temps dans l'année, les heures du jour ; dans l'espace-temps, l'orientation cosmique et l'usage par l'homme,
— les 7 représentent l'espace solaire et le psychisme humain ; le temps expansif cosmique et le cycle évolutif humain ; dans l'espace-temps, l'influence planétaire et la maîtrise humaine ;
— les trois représentent dans l'espace les éléments cosmiques et l'esprit de l'homme ; dans le temps les transformations cosmiques et les états (chute et rédemption) de l'homme ; dans l'espace-temps, l'influence élémentaire et les six usages par l'homme.
— au centre, Dieu, qui dans l'espace est le Dieu transcendantal cosmique et le Dieu immanent dans l'homme ; dans le temps le créateur cosmique et l'auteur-acteur dans l'homme ; dans l'espace-temps la substance cosmique et l'énergie à transformer par l'homme.

Dieu origine et fin, le reste n'est que vagues, ondes, vibrations, seul Dieu est et demeure. Le reste n'est qu'avoir et se perd. « Je suis » est le seul qui soit ici et maintenant.

---

(1) Devenir des modèles, des exemples, des mutants, voilà le but que nous devons poursuivre dans ce monde « déséquilibré ». Nous avons vu, à l'occasion des 3 mères, l'équilibre de l'intellect humain. Or la technique actuellement a éclipsé, chez beaucoup, ce qui est heureux, paisible, salutaire, ce qui provoque un émoi stimulant, vers le royaume des Cieux, vers notre Cause, ce qui pousse à la recherche désintéressée devant l'obscurité, l'incompréhension, la peur. L'attention actuelle est, fréquemment, le sujet qui cherche dans le souvenir et l'extrapolation des pensées comme verbe, le but qui est le mouvement des masses. ASM, c'est le péché qui est à la base du déséquilibre sexuel, des instincts « gastronomiques », des désirs de puissance, de domination, d'exploitation. Des profiteurs font de l'homme un dévoyé, un consommateur, un convoiteur. La « technique » n'a pas été suivie par la forme morale et la connaissance. Seul prime le savoir où la fin égoïste justifie les moyens.

Il semble que la conception du « livre de la formation » soit scientifique.

AL qui se prononce EL (qui est devenu l'article qui doit nous rappeler l'origine de toute chose) est composé de A : la puissance et de L : l'expansion. AL est la puissance expansive. Cette énergie préliminaire donne naissance à trois éléments (qui rappellent les trois éléments constitutifs de l'électron décrit par C.W. Leadbeater dans La Chimie occulte) (1), A neutre, M négatif et S positif. Si l'électron, qui est la plus petite manifestation énergétique qui soit, représente la présence A (2), la puissance M et la science S de la puissance expansive AL, on comprend l'omniprésence, l'omnipotence et l'omniscience de cette puissance initiale.

Les combinaisons d'électrons formant les noyaux atomiques, les groupements atomiques constituant les molécules, d'une part certaines agglomérations moléculaires forment des protéines, puis des cellules, des organes, des systèmes, des êtres vivants, d'autre part ces molécules forment ce que nous appelons à tort de la « matière inerte ». Il nous paraît que cette matière est sans activité propre. Elle a en fait une activité lente. Enfin parler d'activité propre laisse supposer que l'homme qui juge s'estime agir en lui-même, par lui-même, pour lui-même, sans influence ni extérieure ni intérieure. Ce point de vue humain semble différent de celui des cabalistes qui souhaitent que l'homme se rende compte de l'évidence du Créateur et du règne qui est le sien.

Cette puissance expansive initiale est, en fait, tout en tout et le Sépher Yétsira nous offre un moyen de mieux nous connaître et de mieux comprendre ce Dieu qui vit en nous et dans lequel nous vivons.

P. Nicolas-Nicolay

---

(1) A l'Académie des Sciences de New York les docteurs Boris Pregel et Grebe sont à la recherche de particules élémentaires, dont l'unité ultime déjà baptisée « quart », constituerait à trois positif, négatif et neutre l'électron. Des accélérateurs sont construits pour ces recherches. Ce sont les 3 mères du Sépher Yétsira et la description de C.W.L. On trouvera alors que ces « quarts » ont une rotation sur leur axe, puis une rotation à eux trois, enfin une rotation autour du noyau atomique, lequel a ses rotations dans la molécule... Rien ne dit que la science en suivant ces « voyants » ne trouve aussi les vibrations.

(2) A est une puissance statique, aussi comparé à M puissance dynamique est-il plus juste de le qualifier de présence.

Pierre de RIBAUCOURT

PREPARATION A L'ETUDE DE L'INCARNATION

« Avant le temps, Dieu émana des êtres spirituels pour sa propre gloire dans son immensité divine. »

Ainsi s'exprime Martinez de Pasquali dans son « Traité de la réintégration des êtres ». Cette phrase en est les deux premières lignes. Ainsi, nous trouvons-nous dans la nécessité de nous figurer cet état d'être hors le temps et hors l'espace.

Il est important, primordial — c'est bien ici l'occasion de le dire — de nous habituer à l'idée de cet « état d'être », je le répète, hors le temps, hors l'espace, qui est le zéro de toute dimension, car rien n'échappe à la « commune mesure » — si ce mot peut être employé puisque tout est à l'échelle de Dieu.

Par hypothèse, nous appellerons « éons » l'état d'être de « ceux » résultant de cette émanation.

Comment peut-on concevoir l'émanation de ces êtres dans leur état indescriptible dans le langage humain sans tenir compte de la relation, que donnent la presque totalité des livres sacrés, avec le fils Aimé, Unique, décoré de noms différents suivant les enseignements sacrés vers lesquels on se tourne ?

Il apparaît donc nécessaire de placer en Dieu une cause première, initiale, en laquelle l'émanance des êtres aurait reçu l'impulsion d'être.

En sorte que le fameux Sel des anciens, le fameux sel des alchimistes — je parle du Sel divin — serait présenté par un premier cercle représentant le Dieu tout puissant et infini, qui est tout autant la circonférence que son extérieur à l'infini, la circonférence que le cercle qu'elle contient en elle-même, que le point au centre de ce tout. Il ne s'agit pas de limiter Dieu, mais il s'agit tout simplement de « supposer ce que l'on ignore par analogie avec ce que l'on sait ».

Je tiens compte, dans mon esprit, de certaines précisions quant à ce mot « analogie », précisions qu'apporte Thomas d'Aquin, entre autres.

Une seconde circonférence, incluse dans le sein du premier cercle, figurerait, à notre entendement d'incarné, la Parole, de même substance que le Père, avec toute sa Puissance, sa Force et son Eclat.

Ce serait donc aux limites d'une troisième circonférence qu'on pourrait placer les éons émanés de Dieu et que nous figurerons dans cette géométrie simple par des rayons dirigés vers l'extérieur, dans une vision contemplative vers les sources de l'état d'être.

Et puisqu'il me faut employer un langage humain pour pouvoir

parler du divin, j'affirmerai qu'il n'y a pas, dans l'existentiel, de sentiment plus élevé que l'amour pour expliquer — si ceci n'est pas une prétention — la nature de cette émanation totale.

Il nous est difficile, n'est-il pas vrai, de ne pas nous souvenir, à cet instant de notre exposé, des premiers versets du Prologue de l'Evangile de Saint Jean :

> « La Parole était au commencement — La Parole était avec Dieu — Et cette Parole était Dieu — Elle était au commencement avec Dieu — Toutes choses ont été faites par Elle, et rien de ce qui a été fait n'a été fait sans Elle. »

Je vous rappelle, une seconde fois, les premiers mots du « Traité de la réincarnation des êtres » :

> « Avant le temps, Dieu émane des êtres spirituels pour sa propre gloire dans son immensité divine. »

Il y a donc entre le Sel divin (avant le temps) et le commencement rapporté par l'évangile de Saint Jean, un fait déterminant qui marque l'évasion de l'état d'être divin des éons, qui ne pouvait se traduire que par un état d'être nouveau, d' « infériorisation » apparente, voire « apparaissante ».

Je dois, ici, souligner l'état de confusion dans lequel ce moment, ce premier moment, place beaucoup de chercheurs ou d'étudiants. D'autre part, vous remarquerez, dans les études auxquelles vous vous livrez, que le mot « chute », que d'autres appellent « accident », est très souvent employé à propos d'Ish ou Isha, c'est-à-dire dans la création.

Loin de nier tout ce qui peut se rapporter au sens réel exotérique de ce fait, la nature de la chute terrestre ne peut être que la correspondance analogique d'un fait remontant avant le temps.

Je souligne, par conséquent, ce point de l'enseignement martinéziste contenu dans ces quelques lignes du « Traité de la réintégration des êtres », que je livre à votre entendement, en respectant à l'avance la couleur de votre pensée :

> « Il ne faut point comprendre dans cette création matérielle l'homme ou le mineur qui est aujourd'hui au centre de la surface terrestre, parce que l'homme ne devait faire usage d'aucune forme de cette matière apparente, n'ayant été émané et émancipé par le Créateur que pour dominer sur tous les êtres émanés et émancipés avant lui. »

Ce qui me fait insister sur l'affirmation suivante :

> « L'homme ne fut émané qu'après que cet Univers fut formé par la toute-puissance divine pour être l'asile des premiers esprits pervers et la borne de leur opération mauvaise, qui ne prévaudront jamais contre les lois d'ordre que le Créateur a données à sa création Universelle. »

Voyez ainsi combien il était nécessaire de préciser ce fait majeur, qui éclaire de la lumière primordiale cette phrase de l'Evangile de Saint Jean : « Et le Verbe s'est fait Chair ».

Il me reste toutefois à préciser ce que l'on peut entendre par Chute, ou bien encore par Accident.

Je *vous disais précédemment qu'il n'y a pas dans* l'existentiel de sentiment plus élevé que l'Amour, pour expliquer, pour dire l'émanation de la Parole. Il n'y en a pas d'autres non plus pour expliquer et pour dire l'émanation que figure le troisième cercle, celui des éons, *tous formant, dans cette multiplicité inconcevable à notre entendement*, une unité aussi absolue que celle dont elle est issue.

Cette circonférence sera le rayonnement de la Parole consubstantielle à Dieu, qui était avec Dieu et qui était Dieu.

Comment certains de ces rayons, de ces éons, purent-ils, hors le temps, hors l'espace, perdre le caractère divin de leur nature originelle ? Devant l'immensité de la tâche qui consisterait à rapporter ici tout ce qui a été dit et tout ce qui peut être pensé par le cherchant, dans son désir de mieux servir, je me limiterai à invoquer encore ce sentiment d'amour auquel je faisais allusion plus haut, qui par une imitation insensée, porte ces êtres à vouloir à leur tour être des créateurs, alors que cette Puissance glorieuse d'amour ne pouvait être que l'Apanage du Fils et du Père Un.

Ce ne pouvait, par conséquent, être que dans les causes secondes que le génie créateur, dès lors, pouvait devenir « manifeste ».

A ceux qui affirmeront que, dans de telles conditions, Dieu aurait pu et aurait dû prévoir cette altération de la perfection dans l'amour, je répondrai par une phrase d'Ezra dans son ouvrage intitulé « Explication des dix sephiroth par questions et réponses », rapportée dans un des ouvrages de notre frère Ambelain :

> « L'infini est l'être absolument parfait, sans lacune. Donc, quand on dit qu'il y a en lui une force illimitée, mais non la force de se limiter, on introduit une lacune dans sa plénitude. D'autre part, si on dit que cet Univers, qui n'est pas parfait, provient directement de Lui, on déclare que sa puissance est imparfaite. Or, quand on ne peut attribuer aucune lacune à sa perfection, il faut nécessairement admettre qu'« En Soph » a le pouvoir de se limiter, lequel pouvoir est lui-même illimité. »

Alors, au terme de cette préparation à l'étude de l'incarnation, où *j'exalterai l'amour incréé, qui était, qui est*, et qui sera, triomphant dans tout, pour tout, partout et pour tous, je rappellerai cette affirmation du père Sertillange, d'après la philosophie de Thomas d'Aquin :

> « Or, il est évident qu'il n'y a pas de cause propre du mal, mais que celui-ci est un accident, c'est-à-dire un effet indirect, non voulu, dans l'exercice d'une causalité bonne. »

La *création* reçoit son impulsion et c'est le commencement. Le verbe s'est fait Chair, substance de sa substance. Il a habité parmi nous, pour notre sauvegarde, pour la plus grande gloire de Dieu, son Père, notre Père.

Un des derniers exposés de notre regretté F. au groupe E. Levi.

Raoul FRUCTUS (1)

(1884-1945)

Raoul, Charles, Fortuné Fructus est né à l'Isle-sur-la-Sorgue, dans le Vaucluse, le 4 novembre 1884. Il est le 4e d'une famille de 6 enfants, dont les trois premiers sont nés en Russie. Son père, Fortuné Fructus, professeur de français, de latin et d'anglais, ne se sentant pas à l'aise en France, en raison de ses idées trop libérales pour l'époque et aussi pour son laïcisme caractérisé, avait accepté un poste de précepteur chez les Patiomkine-Gorskine, une famille de la plus haute noblesse russe, apparentée au Tsar. Il avait rencontré dans ce milieu une jeune institutrice, Claire Pellinq, également préposée à l'éducation des enfants Patiomkine. L'exercice de leur profession rapprochait nécessairement les jeunes gens qui, finalement, se découvrant quelques sentiments l'un pour l'autre, s'étaient épousés. Fortuné Fructus fut également, pendant un temps, attaché à l'Ecole du Corps des Pages où il enseigna le latin et l'anglais. Aux environs des années 83-84, un ami lui offre une place de professeur dans un établissement qu'il vient de fonder à l'Isle-sur-la-Sorgue et, l'ayant acceptée, il revient en France et exerce à cette Ecole Benoît où naîtra quelque temps après son fils Raoul.

Sans être excentriques, M. et Mme Fructus sont des êtres assez originaux ; leur comportement est pour le moins singulier. Ils ont l'esprit bohème, vivent au jour le jour et l'argent manque souvent dans la maison. Cette vie d'insouciance aura une influence néfaste sur la vie du jeune Raoul qui, plus tard, semblera reprocher à ses parents de n'avoir pas su développer en lui certains dons, artistiques notamment, qu'il manifestait dès sa prime jeunesse. Le père et la mère s'étaient réservé l'instruction et l'éducation de l'enfant, dont le moins que l'on puisse dire est qu'elles se sont déroulées dans des conditions nettement défavorables sinon déplorables. La mère, sous l'impression sans doute du prestige de l'uniforme qu'elle avait pu observer en Russie, envisageait pour son fils une carrière d'officier mais, outre le fait qu'elle s'y prit bien mal pour l'instruire, il paraît que l'enfant fut plutôt attiré vers les beaux-arts. Raoul Fructus est donc instruit au sein même de la maison familiale jusqu'à l'âge de 16 ans, puis il entra au lycée Thiers de Marseille. Il y poursuit ses études pendant quelques années, tant bien que mal et, finalement, les abandonnera par dépit, faute de trouver auprès des siens toute la compréhension et toute l'aide nécessaires. Cette grave décision pèsera lourdement dans sa vie ; il en souffrira toujours et, même dans son âge mûr, il regrettera encore de n'avoir pu s'instruire davantage.

Il rentre tout jeune à la mairie de Marseille où il fera carrière.

---

(1) *Extraits de l'exposé fait lors de l'inauguration du groupe « Raoul Fructus », le 27 mars 1965, Collège de Marseille.*

Aussi le voit-on occuper un poste de responsabilité : sous-chef de service à l'Urbanisme, quand on le mettra à la retraite en 1941, à la suite des lois édictées par l'Etat français . Sa profession, il faut bien l'avouer, ne l'a jamais beaucoup passionné ; Fructus ne s'en cachait pas d'ailleurs. Il se sentait en effet une autre vocation et, au fond de lui-même, il estimait ne pas être à sa place dans un emploi qu'il n'avait accepté que parce qu'il fallait bien vivre. Aussi n'a-t-il jamais fait que ce qu'on lui demandait de faire, sans plus ; bien sans doute, par conscience professionnelle, mais sans zèle d'aucune sorte.

En 1913, il fait la connaissance de Marcelle Montant, une très belle, sémillante et distinguée jeune fille, qui prend des leçons particulières avec le père Fructus. Les rencontres fréquentes des deux jeunes gens sous le toit familial ne tardent pas à leur inspirer réciproquement un tendre sentiment et à favoriser une idylle qui aura son accomplissement dans leur mariage célébré le 18 septembre 1913. De cette union naîtront deux enfants : Xavier (médecin distingué bien connu à Marseille) et France, décédée en 1916, quelques mois après sa naissance.

Raoul Fructus est mobilisé le 1er août 1914 à la déclaration de guerre avec l'Allemagne. Il est aussitôt dirigé sur l'Argonne où il ne restera qu'un mois et demi car, à la suite de son passage devant une commission de réforme, il est versé dans le service auxiliaire. Il revient alors à Marseille et est affecté au Camp de Carpiagne. Il est sergent lorsque la guerre prend fin. Vingt ans s'écoulent, qui verront les activités de Fructus partagées entre le milieu professionnel — toujours aussi terne — et celui des Sociétés Initiatiques qui, comme nous le verrons par la suite, ont surtout marqué sa vie.

Après la défaite de 1940, Fructus, qui est patriote, qui n'admet pas la collaboration avec l'Allemagne hitlérienne et qui croit en la victoire finale du Monde libre, prend une part active à la Résistance. Il adhère en particulier au mouvement « Combat », dont son fils Xavier est le chef pour Marseille. Trahi par un membre du réseau, le fils est d'abord arrêté à son domicile le 25 février 1943, emprisonné à Saint-Pierre, puis dirigé sur une prison de Compiègne et finalement transféré au camp d'otages d'Eisenberg (près de Prague) en Bohême, d'où il ne sortira qu'en mai 1945, à la Libération.

FRUCTUS réunissait régulièrement les résistants à son domicile : 8, place Alexandre-Labadié, et cela, malgré les précautions prises, s'était su. Par ailleurs, au lendemain de l'instauration du Gouvernement de VICHY, son nom avait paru sur les listes officielles des membres affiliés aux Sociétés Secrètes. Aussi se tenait-il sur ses gardes et avait-il fait disparaître de chez lui tout ce qui pouvait le faire passer pour suspect aux yeux des autorités policières. Pour cette raison : absence de preuves, il n'avait pas été inquiété quand la police marseillaise était venue une première fois effectuer une perquisition à son domicile. FRUCTUS jouait du violon, très paisiblement, lorsque les policiers avaient frappé. Il avait refusé de leur ouvrir et nos policiers eurent recours aux services d'un serrurier requis pour pénétrer dans l'appartement. Ils étaient venus surtout avec l'intention de le prendre en délit relativement aux Sociétés Secrètes dont les activités étaient

devenues illégales depuis leur dissolution et leur interdiction par l'Etat français. FRUCTUS ne se sent toutefois pas en sécurité et il souffre des restrictions alimentaires. Aussi se décide-t-il, sur les conseils d'amis, à fuir la cité phocéenne et il se réfugie en Avril 1944 à La Capelle-Marival dans le Lot, où il sera finalement arrêté par la Gestapo le 8 mai. Au moment de son arrestation, il a le temps d'écrire au crayon ce mot bref destiné à sa femme : « Ils m'ont arrêté ; ils m'ont tout pris. J'ai confiance, courage. » A partir de cet instant, plus personne n'entendra parler de lui et sa femme n'en recevra pas d'autre nouvelle que celle de sa mort survenue à trois mois de la Victoire des Alliés et de la Libération. Dès son arrestation, FRUCTUS est déporté en Allemagne, au camp de NEWENGAMME d'abord puis à celui de BERGEN-BELSEN où il décède du typhus le 26 février 1945.

D'après les renseignements recueillis par la famille après la guerre, il n'aurait pas subi trop de mauvais traitements pendant sa captivité mais on peut penser qu'il devait être dans une très grande détresse morale, privé qu'il était de l'affection des siens, sans nouvelle de sa femme et de son fils dont il ignorait absolument le sort. Il devait certainement aussi être indigné par les ignominies qui se commettaient autour de lui. L'un des gardes du camp, ancien condamné de droit commun, ne trouvait rien de plus divertissant que d'effectuer sur certains prisonniers des piqures de térébenthine au cœur. Parmi les gardiens, se trouvaient quelques Russes moins dépravés auxquels Raoul FRUCTUS établissait des horoscopes ou interprétait les lignes de la main, ce qui lui valait une assiette de soupe supplémentaire.

On ne connaît pas le lieu de sa sépulture et on pense, sans doute avec vérité, que son corps fut livré au four crématoire comme cela était généralement de règle dans les camps de déportés.

Sa veuve, qui n'est pas voyante et qui n'ose être trop affirmative sur ce qui lui est advenu un soir, m'a confié qu'elle a vu une fois, étant au lit encore éveillée, une forme vaporeuse devant la fenêtre ouverte sur la nuit. Elle n'a reconnu personne, mais s'est posé cette question : « Tiens, qu'est-ce que c'est ? »

Le Gouvernement français, reconnaissant les services rendus par FRUCTUS dans la Résistance, lui a décerné à titre posthume : la Médaille des Déportés, la Médaille de la Résistance et la Croix de Chevalier de la Légion d'Honneur.

Raoul FRUCTUS est né dans un milieu catholique non pratiquant. Son père était un ardent défenseur de l'enseignement laïc et il avait manifesté, à maintes reprises, ses sentiments, ce qui en avait fait un adversaire farouche de la loi Falloux. La position qu'il avait adoptée l'avait conduit, peut-être inconsciemment, à ne pas trop se soucier de l'éducation religieuse de ses enfants. Ceux-ci furent toutefois baptisés et firent leur première communion à l'âge voulu, mais en cela seulement se limite leur vie religieuse dans ce qu'elle a de conforme avec le culte catholique et ses manifestations extérieures.

Mais Raoul FRUCTUS n'a jamais cessé d'être un spiritualiste convaincu. Il affirmait l'existence d'un Principe Supérieur et Créateur ;

autrement dit il croyait en Dieu. Il rendait justice à l'Esprit des Religions et prétendait que leurs rituels possédaient une magie non dénuée d'efficacité mais il était foncièrement contre toute interprétation étroite et littérale des textes sacrés. Il était également contre toute forme outrée de dogmatisme. Rien d'étonnant, par conséquent, à ce qu'il éprouvât constamment beaucoup d'attirance pour les Sociétés Initiatiques et parmi celles-ci, en raison du mysticisme qui le caractérisait, pour celles d'inspiration théosophique et christique. Il est membre de plusieurs Obédiences Maçonniques : Grand Orient de France, Grande Loge de France, Droit Humain et Memphis-Misraïm. Il fonde à Marseille, à la demande de CHEVILLON, une loge de cette dernière Obédience. On le voit aussi à la section locale de la Société Théosophique dont il assumera la présidence vers 1934.

C'est certainement par le canal de la Maçonnerie et, plus sûrement, par la fréquentation de notre très illustre et très regretté F ∴ Constant CHEVILLON (1) que FRUCTUS en est venu à s'intéresser au MARTINISME dont il fonde à Marseille un groupe vers 1935. Ce groupe comptait une dizaine de membres et tenait ses réunions au domicile de FRUCTUS en principe deux fois par mois le samedi après-midi.

La guerre de 1939-1945 et les dispositions prises par VICHY à l'encontre des Sociétés Secrètes mirent fin à toutes les activités maçonniques, martinistes et théosophiques de FRUCTUS. Comme il avait dû se défaire de toutes ses archives, il ne reste absolument rien aujourd'hui des conférences qu'il a données, des sujets qu'il a pu traiter et des comptes rendus des séances martinistes, si toutefois même il en a été établi. Bref, on ne possède malheureusement rien qui puisse servir à l'histoire locale du Martinisme.

Raoul FRUCTUS était animé d'une très grande générosité ; aussi était-il indifférent à tout ce qui se rapportait à l'argent, si ce n'est pour venir en aide aux malheureux. Il secourait ses Frères dans le besoin et soulageait, selon ses moyens, toutes les infortunes. Son bon cœur, sa charité furent d'ailleurs quelquefois exploités. Foncièrement honnête ; sincère dans tout ce qu'il entreprenait et d'une franchise un peu brutale parfois, il vivait un grand Idéal : celui qui est inscrit au fronton des Temples initiatiques, c'est-à-dire : « Justice et Vérité », « Liberté, Egalité, Fraternité ». Sa bienveillance et sa tolérance, qui étaient certaines, furent cependant prises en défaut en certaines circonstances, ainsi que cela nous arrive à tous parfois. Son caractère devenait alors un peu difficile et il manifestait quelque intransigeance dans ses idées. Il était doué naturellement pour le dessin et la musique, jouait du violon et un peu du piano. Il pratiquait, en amateur averti, l'Astrologie, la Chiromancie et la Radiesthésie. Très intuitif avec des dispositions pour la Télépathie ; un peu guérisseur enfin, il s'essayait à soulager les malades au moyen de passes magnétiques.

Il convient de dire ici que Raoul FRUCTUS, qui avait dressé son thème astrologique, savait parfaitement ce que le Destin lui réservait

---

(1) *Constant Chevillon fut assassiné par la Milice à la solde des envahisseurs hitlériens, à Lyon, pendant l'occupation.*

et, plus spécialement, les circonstances mouvementées, pénibles, de son arrestation et de sa fin loin de sa famille et de son pays. C'est pourquoi il avait dit quand il avait vu poindre le danger : « Cette fois-ci, si j'en réchappe, je vivrai jusqu'à 90 ans ! »

La terminaison latine du patronyme de notre Maître, m'intriguait un peu au début mais je pense qu'elle est la survivance d'une coutume assez répandue au Moyen-Age qui consistait dans la latinisation de beaucoup de noms. Mon opinion à ce sujet se trouve renforcée quand je considère la vieille ascendance vauclusienne de FRUCTUS. Il se peut même que celle-ci soit d'origine gallo-romaine. Ce nom « FRUCTUS » peut en effet fort bien provenir d'un ancêtre usufruitier d'un bien appartenant à un autre.

Mais, pour ce qui nous concerne plus particulièrement, nous retiendrons le sens concret du mot, c'est-à-dire la chose dont on jouit : le produit, le résultat, le fruit et aussi la récompense.

Nous pouvons en conséquence espérer, à condition de faire l'effort nécessaire, que nos travaux ne seront jamais vains et inutiles et, pour terminer, nous demanderons à notre vénéré Maître de considérer notre bonne volonté, nos bonnes dispositions pour nous faire profiter de son expérience et nous faire avancer sur le Sentier.

Charles BERTHELIN

« ARCIFER »

MARSEILLE, le 27 mars 1965

LOUIS-CLAUDE DE SAINT-MARTIN
dit **le Philosophe Inconnu**

ETINCELLES POLITIQUES

mises au jour et publiées pour la première fois
par **ROBERT AMADOU**

1. *Des devoirs caractéristiques d'un législateur*

Un législateur devrait être un homme consommé dans les profondeurs de toutes les espèces de connaissances, dans toutes les clartés de la sagesse et dans toutes les affections de l'honnêteté, de l'équité et de la justice. Que devront donc attendre les nations, lorsque ceux qui les

gouvernent seront consommés dans toutes les espèces d'ignorance, dans tous les délires de l'extravagance et dans toutes les astuces de la méchanceté ?

Les nations se trouveront encore bien plus loin du terme quand nous nous souviendrons que l'homme peut être administrateur et non pas législateur ; que, quand il prend cette charge, il se trouve nécessairement déplacé et ne peut procurer à l'association que des avantages externes et inférieurs ; enfin que, quand il s'acquitte de cette charge avec l'arme de ses passions, il cesse, par le fait, d'être législateur et n'est plus qu'administrateur du mal.

Voilà pourquoi on peut regarder en général tous les gouvernements de ce monde qui ne sortent pas de l'humain et qui ne se renouvellent qu'en laissant se placer sur le siège des individus d'un autre nom, sans que jamais ils renouvellement l'esprit fondamental de la masse gouvernante ; on peut les regarder, dis-je, comme un tonneau dont le vin est toujours sur sa lie ; qui ne se vide que pour se remplir successivement de toutes espèces d'autres vins ; qui laisse accumuler progressivement sur sa propre lie celle de tous ces vins différents ; et qui finalement ne se trouve plus rempli jusqu'à la bonde que de cette lie acerbe, sans qu'il puisse donner entrée en lui désormais à une seule goutte de vin salutaire et bienfaisant.

On peut dire en particulier qu'il y a des moments dans la Révolution française où les têtes ont paru tellement égarées, tellement dans une effervescence délirante ou tellement dans une frayeur ombrageant toute les lumières, qu'il a été clair pour certains yeux que la Providence a tendu dans cette grande époque à faire évaporer complètement l'esprit de l'homme et à tellement faire disparaître les moindres vestiges de sa raison qu'il ne lui restât pas une seule trace, afin que, par ce vide absolu, il fût plus en état de recevoir le véritable esprit que cette Providence désirait faire entrer en lui, et qu'elle lui destine d'après le sens de l'époque spirituelle où doit nous mener la brisure du sixième sceau ; de laquelle brisure tout nous montre que nous approchons. C'est à ceux qui sont avertis à ne pas laisser passer en vain tous ces signes et à travailler de tous leurs pouvoirs à profiter du renouvellement qui semble les solliciter dans tous les genres.

2. *Alexandre VI.*

Les historiens nous disent qu'il avait fait un pacte avec le diable pour un temps, passé lequel il devait s'emparer de lui. J'ai été bien surpris, en lisant son histoire, de voir qu'il ait pu se soutenir comme il l'a fait pendant plusieurs années, lui et son fils Borgia, entre tant d'ennemis qu'ils se suscitaient à plaisir par leurs cruautés, leur avarice et leurs abominables fourberies, luxures et injustices. J'ai vu ces deux hommes préservés plusieurs fois de dangers éminents, comme si quelqu'un veillait sur eux. Et je les ai vus tous deux empoisonnés par une méprise, et avec le vin qu'ils destinaient à treize cardinaux créés ce même jour pour de l'argent. J'ai vu que ce pape portait toujours sur lui une hostie consacrée dans une boîte d'or, croyant, d'après ce qu'on lui avait dit, que tant qu'il la porterait il serait à couvert de tout

accident. J'ai vu que, lors de son empoisonnement, il n'avait point son hostie ; que s'étant aperçu un moment auparavant qu'il ne l'avait paint, il l'avait envoyé chercher, et que c'est dans l'intervalle du retour de son commissionnaire qu'il prit pour se rafraîchir et par mégarde le verre de vin empoisonné dont il mourut. (Son fils en revint et fut tué quelques années après dans une guerre au royaume de Navarre.)

3. *Exécutions*

N'est-ce pas sacrifier des hommes à Moloch, que de les immoler comme on fait à la conservation de l'idole de l'argent, à celle de l'idole du despotisme et à celles de toutes les autres idoles qui remplissent les temples politiques ? Notre ennemi a des vues bien vives et bien constantes. Si, depuis longtemps, on cesse dans les pays policés de brûler et d'égorger devant lui des victimes humaines, il a bien su nous mener aux mêmes fins par d'autres moyens. Les Anglais ont particulièrement adopté le culte de l'argent. Il n'y a pas de semaine que ce dieu ne reçoive en sacrifice la vie de plusieurs créatures humaines. Pendant mon séjour à Londres, qui a été court, il y en a eu au moins quarante qui ont péri par la potence. Les prisons en étaient encore pleines. Je me rappellerai toujours la triste fin de la jeune et malheureuse Pringle qui, pour avoir été entraînée par séduction à faire un faux billet, fut pendue avec une troupe de coquins mille fois plus plus coupables qu'elle et moins susceptibles de rentrer dans la voie honnête.

4. *L'homme n'est qu'administrateur et non pas législateur.*

C'est une vérité que j'ai avancée dans mes petites brochures sur l'ordre politique et sur l'association humaine. On peut la confirmer par des principes secondaires, en observant qu'en effet les législateurs qui prétendent mériter ce haut titre ne font réellement que découvrir les lois existant autour d'eux, au-dessus d'eux et avant eux, comme l'astronome ne fait que découvrir avec ses télescopes et ses calculs les lois astronomiques qui s'exécutaient dans l'empyrée longtemps avant qu'il songeât à les y chercher ; ou comme le médecin ne fait que découvrir les propriétés des plantes qui existaient avant lui et qu'il ne fait qu'appliquer, selon sa sagesse, à la guérison de ses malades.

On pourrait la confirmer par des principes primitifs, comme je l'ai fait dans mes brochures, en montrant l'homme comme n'ayant plus la pensée à lui depuis le crime et comme n'étant que l'administrateur des lois divines ; et surtout en observant comme je l'ai fait que, dans toute la chaîne des êtres, il n'y en a aucun qui soit envoyé dans une région pour s'y créer ses lois, mais pour y suivre celles qu'il y doit trouver toutes faites ; assertion qui se justifie par l'homme lui-même qui, quand *il vient prendre sa place dans ce monde*, y trouve *toutes établies* et les lois sociales et politiques selon lesquelles il devra vivre dans le pays où il est né, et les mêmes lois divines antérieures aux choses et sur lesquelles il devra conformer sa conduite morale et religieuse s'il veut acquérir le repos de son esprit et de son cœur.

Mais on peut confirmer cette vérité par le fait même et affirmer que les hommes en société ont beau employer les noms différents de pouvoir souverain, de pouvoir législatif, de pouvoir exécutif, ils ne mettent par là de différences que dans les déterminations et n'en mettent réellement point dans les choses.

L'ordre social ainsi que l'ordre spirituel et l'ordre naturel sont composés de deux forces dont l'une tend toujours à se subdiviser et à s'évaporer et dont l'autre tend ou doit tendre à rassembler et contenir le premier dans sa juste et sage mesure. Si l'ordre social était ce qu'il devrait être, la ligne de démarcation entre ces deux forces serait si clairement et essentiellement tracée que jamais la force inférieure ne pourrait l'emporter sur la première, et que celle-ci ne serait jamais tentée de s'assimiler à l'autre.

Mais, dans l'état de confusion où l'ordre social est descendu, cette ligne de démarcation est transposée et a perdu à la fois et son vrai caractère et la véritable utilité qu'elle eût dû apporter à la chose publique. Au lieu de rester tracée entre l'association et le régime supérieur d'où cette association devait tout attendre, elle ne s'est plus trouvée tracée qu'entre les différentes classes de gouvernants humains qui se sont arrogé les pouvoirs ; et elle s'est éloignée d'autant de l'association même qui, sous le régime humain, est comme nulle aux yeux des gouvernants, tandis que le zèle de leur propre puissance et le soin de l'accroître et de la conserver est presque généralement leur unique objet.

Aussi, au milieu des noms divers qu'ils donnent aux diverses classes des autorités sociales, on voit qu'au lieu de protéger, soigner et améliorer l'association, ils regardent d'abord la nation qu'ils président, ou comme un être de raison dont ils doivent à peine s'occuper, ou comme un ennemi qu'il faut combattre, ou comme une mine qu'il faut épuiser. Ensuite, tournant toutes leurs vues sur eux-mêmes, chacun des pouvoirs établis tend continuellement à effacer à son tour cette ligne de démarcation figurative et éphémère qui se trouve établie entre ces pouvoirs plus éphémères encore. C'est ainsi que, dans toutes les constitutions humaines, premièrement, le pouvoir soi-disant législatif souffre de ne pas s'introduire dans l'action et le mouvement du pouvoir exécutif, souffrance qu'il n'aurait pas s'il était réellement législatif, puisqu'il aurait une véritable force et le principe de l'exécution, et si ce pouvoir exécutif procédait comme je l'ai dit quelque part, sans probablement avoir été entendu. Secondement, le pouvoir exécutif lui-même cherche à s'égaler au pouvoir législatif ou à le soumettre par la force même qu'il en a reçue ; ce qui montre en effet que ces diverses dénominations ne sont que des jeux de mots dans la bouche des hommes, puisqu'elles peuvent si aisément s'effacer et se confondre, puisque le pouvoir administratif se croit également propre à faire la loi, et que le pouvoir législatif sent l'inconvénient et le danger que court la loi dès qu'elle se détache de la source et qu'elle est livrée à la main administrative. De façon que, d'un côté, le législatif par sa tendance à l'ordre administratif annonce réellement qu'il n'est fait que pour cela et qu'il tend là à sa base naturelle et que, de l'autre, l'administratif ne porterait pas ses vues jusqu'au législatif, si ce législatif était

réel et qu'il ne fut pas véritablement une administration sous un nom plus relevé et plus imposant. Car, dans l'ordre réel, les pouvoirs vraiment constitués agissent distinctement et paisiblement chacun dans leurs classes, et ne cherchent point à empiéter les uns sur les autres ; principe que nous ne pouvons pas voir réaliser dans nos autorités humaines, puisque, comme elles sont toutes de convention, vous pouvez transposer à votre gré les individus qui les exercent, sans que cette image figurative et composite cesse d'être ce qu'elle était et de vous offrir les mêmes couleurs. Or, comme cette facilité d'empiéter existe des deux côtés ainsi que le penchant secret à en profiter, on doit voir dans quel chaos les autorités humaines se traînent et nous précipitent avec elles. Et, comme la qualité administrative est celle qui convient seule à l'homme, on voit qu'en effet, dans tous les gouvernements de la terre, c'est le pouvoir exécutif ou administratif qui finit toujours par l'emporter et se substituer au pouvoir législatif, parce qu'encore une fois tous les pouvoirs législatifs humains sont de simples figures et des dénominations à qui la vie manque ; au lieu que les pouvoirs exécutifs ou administratifs reçoivent au moins une matière à leur action et qu'ils ont de quoi pouvoir appliquer leurs facultés et tous les moyens que leur bonté ou que leur matière leur suggère. Quant à ce que le pouvoir législatif lui-même ne doit être et n'est en effet qu'administratif, on peut s'en convaincre en voyant quelle immense quantité de lois administratives il engendre journellement en comparaison du petit nombre de ses lois constitutionnelles. (Pour rentrer un moment dans ce chaos et cette image figurative, je dirai que le pouvoir législatif de France aurait pu nommer des commissaires pris dans son sein auprès du pouvoir exécutif, comme le pouvoir exécutif en nomme auprès des tribunaux, départements, municipalités, etc. Par ce moyen, l'exécution des lois eût pu être surveillée, ainsi que la conduite des directeurs, sans que cependant la constitution eût été violée.)

J'aurais beaucoup à dire sur les destitutions, soit sans jugement, soit avec jugement, parce que cela ne se trouve point dans l'ordre supérieur et réel, au moins par la simple volonté humaine, comme en effet on n'a pas vu les patriarches, les prophètes et les apôtres se destituer les uns les autres. Mais ce sujet mènerait trop loin et ne trouverait pas entrée dans les têtes humaines, à la manière dont les principes reçus les ont disposées.

Je n'aurais encore plus à dire sur les élections et sur le pouvoir des élus. Ces élus ne devraient être appelés que pour sauver la société d'un danger, comme cela se trouve quelquefois dans les circonstances périlleuses où chacun s'adresse à celui qui paraît le plus en état de tirer l'association du péril qui la menace. Ainsi, les élections à période fixe sont un abus, puisqu'elles se peuvent faire alors à des époques où il n'y ait pas de danger visible pour l'association, de même que, si le danger visible se montre hors de ces époques, il n'y aura point alors d'élections pour la guérir et le mal restera sans remède, ou s'accroîtra par la main des empiriques qui voudront le traiter et qui, peut-être, l'auront accasionné eux-mêmes à dessein. Mais le vice réel des élections, c'est que le vrai péril, ce péril caché et moral qui ronge sans cesse la société humaine, n'est connu ni de l'association elle-même, ni de ceux qui se

présentent pour la gouverner. Quel pouvoir les hommes transmettent-ils donc dans leurs élections ? Et quelle utilité les élus apportent-ils à l'association ? On songe plus, dans ces élections, à ne pas laisser empiéter l'ambition des élus qu'à faire le véritable bien de l'association. Toute la perfection de l'association consiste dans un bien négatif (en supposant toutefois l'absence de tout esprit de parti.) Toute son attention se concentre dans les formes, et il ne lui en reste plus pour le fond.

Mais je ne serais pas mieux entendu sur ce point que sur le précédent, tant les hommes ont fait de chemin dans les ténèbres et les fausses idées de l'autorité ; et ils traiteraient mes principes de folie. Au moins, devraient-ils convenir que ma folie n'est pas si désastreuse que leur sagesse et qu'ils feraient bien d'en essayer avant de juger.

Quant au pur naturalisme où le cours de la Révolution française a ramené la chose publique, il s'est fait là une grande transposition. Le naturalisme supérieur où nous aurions dû vivre aurait été fondé sur l'homogénéité des éléments sociaux qui eussent composé la république. Le naturalisme inférieur où nous sommes est composé de cent mille éléments hétérogènes qui ne peuvent que se briser les uns et les autres au lieu de faire harmonie. C'est comme si l'on voulait serrer fortement ensemble du fer, du verre et autres substances diverses dont la plupart ne pourraient que voler en éclats par un violent rapprochement.

5. *Progressions de l'autorité et de la servitude. Progressions de la justice criminelle.*

J'ai dit dans une *Lettre sur la Révolution française* que, dans le prétendu contrat social, l'un des contractants donnait ce qu'il n'avait pas, sans quoi il le garderait pour lui ; et que l'autre prenait ce qu'on ne lui donnait pas, sans quoi il n'aurait rien.

Je peux ajouter ici qu'aussitôt que le prétendu contrat est passé, le pouvoir du gouverné va sans cesse au rabais jusqu'à la plus complète servitude et que le pouvoir du gouvernant va dans le sens opposé jusqu'au plus complet despotisme ; et cela par l'effet naturel d'un faux amalgame qui a paru lier des substances non seulement hétérogènes mais même nulles, savoir d'une part la souveraineté du peuple et de l'autre le droit de législation. Or, dans ce départ qui s'opère, chaque élément retourne à sa source. Car, premièrement, c'est la faiblesse, l'impuissance et l'illusion la plus démontrée qui ont amené le peuple à ce prétendu contrat. Il faut donc que, de lui-même, il retombe à sa mesure inférieure, laquelle diminue encore par le poids réel du pouvoir factice qu'il est censé avoir placé lui-même au-dessus de lui et qui a tant d'intérêt à se tenir dans la dépression.

Secondement, c'est l'ambition et la cupidité qui a fait prendre au gouvernant cette dignité élevée et tous les droits qu'il se promet d'y rencontrer ou qu'il se propose d'arroger et de se créer, s'il ne les y trouve pas. Il faut donc que le feu de cette ambition et de cette cupidité s'élève comme tous les feux et qu'il monte jusqu'au maximum de sa classe et de son espèce. Or, le maximum de sa classe et de son espèce

est l'arbitraire absolu, surtout quand il est secondé par tous les moyens auxiliaires que son rang lui donne. Aussi, dans les secousses violentes qui changent la forme des associations humaines, les nouveaux chefs sont-ils ordinairement impérieux, ombrageux, féroces, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'objet de leurs vœux qui est d'assurer leur autorité et de soumettre les gouvernés à leur absolue volonté. Dans les usurpations douces, la conduite des usurpateurs n'est pas toujours aussi effrayantes ni aussi terrible, mais c'est que l'état des choses ne le demande pas toujours, et d'ailleurs ils ne tendent pas moins au même but.

Mais, à côté de ce désordre, il y a l'ordre perpétuel qui, comme écoulant continuellement de la source de l'éternelle harmonie, ne cesse d'embrasser universellement la sphère des choses pour leur communiquer la mesure, la vie et le repos dont elles ont besoin et qu'elles ne peuvent trouver qu'en lui. Aussi, lorsque le désordre monte à son maximum, il n'est pas étonnant qu'il s'approche de la région de cet ordre qui l'environne. S'il y monte avec ses fureurs, il ne tarde pas à être renversé, parce qu'il trouve une puissance plus forte que la sienne et qui ne peut le laisser régner chez elle. S'il n'y monte qu'avec l'ignorance et l'illusion, il peut arriver souvent que l'influence de l'ordre se fasse sentir en lui, lui rende le goût de la mesure et de la régularité, le rectifie et l'amène à la fin au point de devenir légitime, après avoir commencé par être une usurpation. Car il n'y a d'autorité réellement légitime que celle qui est liée à cette source de l'ordre. Ce n'est que par cette clef que l'on peut expliquer le renversement, la conservation et l'amendement des autorités iniques, injustes et ignorantes, quoique tous ces faits soient susceptibles de bien des modifications et de bien des exceptions, lesquelles finiraient néanmoins par rentrer dans les principes que nous exposons, parce que, soit dans le renversement ou la conservation et l'amélioration des autorités iniques, soit même dans l'altération et la destruction de celles qui nous paraissent légitimes, il y aurait toujours à considérer la mesure des régions d'ordre et de désordre à laquelle les unes et les autres se trouvent lors de l'événement. Or c'est ce qui n'est pas toujours universellement découvert à nos lumières.

Ce que j'ai dit des autorités politiques, je le dis des autorités administratives et judiciaires, et particulièrement de la justice criminelle. Je n'ai cessé de dire que l'homme n'avait pas le droit d'ôter la vie à son semblable, ni de le condamner à la mort. Ainsi, ceux qui se placent d'eux-mêmes sur les tribunaux criminels ou qui y sont appelés par les cabales ou les élections d'un peuple impuissant et imbécile, sont loin de m'offrir l'idée que nous devrions avoir de la justice criminelle et des agents préposés pour l'administrer. Mais, par l'exercice même de leurs droits faux qui ne peuvent avoir qu'un temps, ils s'approchent chaque jour de la région des droits vrais et se mettent dans le cas d'en recevoir quelques rayons ; et, comme Dieu veut que la justice se fasse, il arrive quelquefois qu'il finisse par faire passer ses jugements par des juges qui paraissent d'abord n'être que les enfants et les promoteurs de l'injustice et finissent par être les organes de la vérité qui les légitime. D'ailleurs, Dieu prend les juges comme ils sont, quand il ne croit pas devoir, dans sa sagesse, user du droit qu'il a de juger lui-même le

criminel, et il se conduit avec eux comme avec les autorités politiques. Voilà pourquoi je respecte les unes et les autres. Car, lors même que nous voyons évidemment quelquefois leurs injustices et leur atrocité, nous pouvons être sûrs que quand, par leur méchanceté, ils s'élèveront à leur maximum dans ce genre jusqu'à la région de l'ordre, ils ne tarderont pas à être renversés, comme nous en avons la preuve tous les jours.

Je voudrais bien pouvoir en dire autant des philosophes, mais il m'est impossible de comparer leurs torts à ceux des autres coupables que je viens de considérer, parce qu'ils vont beaucoup plus loin ; et je ne sais comment le bien pourrait les atteindre, attendu que c'est au chef même qu'ils s'attaquent et qu'après lui il ne reste rien pour le suppléer. Aussi, quand je vois dans le monde qui est leur écho, certaines gens livrées à des croyances religieuses, chrétiennes ou autres, répéter les faux principes de ces docteurs sur les simples sciences naturelles, et se croire en sûreté parce que ces mêmes gens annoncent en même temps qu'ils se sont, soi-disant, tenus à part des erreurs des sectaires, je ne puis m'empêcher de leur dire qu'avec ces faux principes sur la nature, ils injurient Dieu beaucoup plus qu'avec toutes les hérésies possibles, parce que les hérésies ne tombent que sur des doctrines obscurcies ou enfantées par la main des hommes, attendu que les doctrines qu'ils n'auraient pas manipulées seraient restées pures et claires comme la lumière ; au lieu que les faux principes naturels attaquent la personne même, en lui retranchant et l'universelle activité dont il est la source, et le continuel pouvoir créateur dont il est dépositaire. Car, lorsque d'un autre côté les mêmes gens veulent le regarder comme auteur de tout ce qui se fait, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils le font auteur du mal et qu'alors ils se rangent insensiblement du parti de leurs adversaires. Hélas, combien l'ignorance, la précipitation et l'orgueil ont jeté d'épines dans les sentiers qui devaient unir l'homme à Dieu !

6. *De l'abus de la puissance humaine*

Les hommes ne sont devenus si sévères et si féroces dans leur justice humaine que par impiété, c'est-à-dire pour avoir assimilié leur règne humain au règne divin et avoir voulu persuader que ce règne humain était égal au règne divin et que, quand on les attaquait dans leur empire conventionnel, on attaquait la justice au premier chef et que, par conséquent, on méritait les mêmes punitions. Les Français ont fait une autre méprise, antérieure à celle-là, dans la Révolution. Ils ont voulu compter l'homme partout, et la Divinité veut qu'on le compte pour rien envers elle, puisqu'elle est la seule qui doive être comptée et qui le veuille. Ils ont voulu tout attendre de leur force et de leurs combinaisons humaines, et la Divinité ne tend dans cette Révolution qu'à étendre, propager et constituer partout sa propre force et les puissantes virtualités de ses lumineuses sagesses.

7. *De l'abus de la politique à la guerre*

A la guerre, un commandant serait regardé comme n'étant pas au fait de la politesse si, lorsqu'il est dans le cas d'écrire au commandant

ennemi, il ne lui disait pas au bas de sa lettre qu'il est avec estime et considération, etc., etc. Mais qu'est-ce que c'est donc que l'estime et la considération que l'on a pour un homme que l'on ne croit pas digne de vivre puisqu'on est continuellement le sabre levé sur lui ? La raison de cette bizarrerie tiendrait-elle à la persuasion où ils seraient chacun que leur adversaire défend par erreur une mauvaise cause et que, n'étant qu'égaré, des marques d'attention pourraient le ramener ? Ou bien tiendrait-elle à l'orgueil qui n'élèverait ainsi son ennemi que pour en retirer plus de gloire quand il l'aurait soumis ? Ce qui paraît certain au premier aperçu, c'est qu'on n'en trouve l'explication dans aucune voie vraie. Car, lorsque Dieu punit les hommes et les nations, il leur fait avant des menaces ou des promesses, mais il ne leur fait point faire de compliments par ses envoyés. Il se borne à les punir s'ils sont coupables, et à les combler de faveur s'ils s'amendent devant lui et qu'ils rentrent dans la résipiscence. Si, toutefois, il y avait un moyen de résoudre la difficulté, ce serait de recourir à la distinction de nos deux êtres ; de regarder dans notre ennemi, l'un comme l'objet de nos soins, l'autre comme la cause ténébreuse qui l'égare et dont nous devons par justice chercher à le délivrer. Mais ce point demande une plus ample méditation, et surtout il demanderait d'autres oreilles que celles à qui j'aurais à parler.

8. *Notes sur le Contrat social*

Les recherches que tant de gens ont faites sur le droit public et sur l'établissement des sociétés sont remplies de difficultés qui, pour la plupart, sont insurmontables à la pure raison de l'homme. Le moment de la formation des empires, comme ceux qui l'ont précédé, est toujours obscur à nos yeux ; ainsi, l'on a mal vu les circonstances qui ont pu les accompagner. On a pu, par les lumières de la raison, tracer des règles pour la conduite des Etats. Soit de génie, soit à la suite de l'expérience que les désordres auront fait acquérir, on a pu même nous indiquer quelques-uns des principes d'utilité qui ont dirigé l'association, et rassembler quelques-unes des conditions qui doivent la rendre légitime. Mais, pour avoir parfaitement la marche qu'ils ont suivie en se formant, il faudrait mieux connaître que nous ne faisons quel est le véritable motif qui les faisait agir et quelle est la cause qui les faisait mouvoir.

Tant que cette connaissance nous manquera, nous seront toujours dans la plus profonde ignorance sur leur origine et sur la manière dont ils ont pu établir solidement leurs différents droits. Nous serons réduits à conjecturer, à imaginer ; c'est le moyen de multiplier nos erreurs. Nous avons à nous rendre compte de l'inégalité civile des hommes, de leurs droits de propriété sur une portion de la surface de la terre, n'en recevant par leur naissance que sur ses productions, comme les autres animaux ; nous avons à nous expliquer les désordres de l'esclavage, et cette soumission respectueuse qu'impose à tous un pouvoir supérieur ; toutes choses qui s'expliquent mal par des systèmes.

Supposer que les inconvénients de l'état de nature ont forcé les hommes à s'unir en société, ce n'est point aller contre la vraisem-

blance. On peut assurer même que telle en est la véritable cause. Mais prétendre nous dire comment le contrat s'est formé ; vouloir nous faire entendre qu'un nombre d'hommes se sont rencontrés comme de concert pour mettre en commun leurs personnes et leurs biens ; nous montrer cette personne politique, l'ouvrage de l'homme, comme l'objet de ses plus grands hommages et ce qui peut lui procurer les plus grands biens ; en même temps dire que l'homme peut briser cette idole, qu'il peut la renier dans un temps et non pas dans un autre ; c'est entreprendre au-dessus de ses forces, c'est s'abuser ensuite soi-même sur ses découvertes, c'est se contredire, c'est s'exposer à des conséquences impies pour avoir méconnu le principe.

Rousseau a touché tous ces écueils dans son ouvrage. L'acte d'association qu'il présente est en effet le plus conforme à la raison et celui qui remplit le mieux l'idée qu'il veut nous donner du corps politique. L'homme, en s'engageant en société, aura dit à ses concitoyens : Je m'unis à vous, je mets sous votre pouvoir ma personne et mes biens pour que vous me défendiez envers tous, comme je vous défendrai moi-même. Comme aussi je n'ai pas la force d'être sage et vertueux pour moi-même, je me soumets à toutes les peines que vous établirez contre les vices, afin que la crainte me retienne dans le devoir.

Par cet acte, la possession des particuliers est assurée, leur vie est remise en garde à la communauté dont la volonté suprême forme des lois qui obligent tous les membres et qui ne tend qu'à leur bien-être, sans cela elle serait nulle, ce qui prouve assez qu'on peut la rompre et y renoncer quand on y est lésé.

La volonté générale a le droit de choisir ses ministres ou ses rois, sa forme de gouvernement et d'y faire tous les changements qu'elle croit nécessaires. C'est elle qui est la règle suprême de la justice. Avec cela, les hommes peuvent se passer de tout ; ils croiront juste et vrai tout ce qu'ils auront décidé tel. Ils regardent leur assemblées comme infaillibles. Mais je demande si l'infaillibilité n'est pas le propre d'une lumière et d'une raison pure. Les hommes n'ont admis ces lois que parce qu'ils avaient perdu l'une et l'autre. Avec quoi donc se conduiront-ils ?

9. *Du droit de vie et de mort*

L'état de guerre rend légitime la mort des hommes parce que, dès que notre conservation est intéressée, nous avons droit de tout employer pour la défendre. Ainsi, l'autorité souveraine peut disposer de tous ses membres quand la sûreté de l'Etat est menacée, si, toutefois, comme je ne cesserai de le dire, on peut concevoir que, dans un corps moral et factice comme les Etats politiques, il réside les mêmes privilèges que dans les corps naturels n'y ayant pas la même vie. Quant à la mort des criminels, elle est plus inconcevable encore. J'ai eu beau, par la convention, me soumettre à la mort si je prévariquais, je ne pouvais pas transmettre à d'autres un droit que la nature ne m'avait pas donné, je ne pouvais pas étendre la nature des hommes avec qui je contractais. On aura beau m'objecter que cet acte ne se considère point comme d'homme à homme, mais seulement comme de l'homme à la loi, je

répondrai toujours que la loi est une pure volonté qui n'a que la main des hommes pour agir. Ainsi, que si c'est un crime de répandre le sang, la volonté de l'homme, la volonté générale, ne peut pas l'effacer. Rousseau envisage ce criminel comme traître, comme ennemi de l'Etat. Alors, il est comme dans un état de guerre. Mais, selon ses principes à lui-même, l'objet de la guerre n'est pas la destruction des hommes, et l'on ne doit même les tuer à la guerre que lorsque l'on ne peut pas les faire esclaves. Or, certainement, l'avantage d'un royaume entier contre un coupable est assez manifeste pour que la raison et le droit de le tuer disparaissent. D'ailleurs, ce qui prouve que ce prétendu droit ne ressemble en rien au droit de la guerre, c'est que, là, la vie de chaque soldat est en danger. Ici, un appareil inique accompagne les exécutions. Cent hommes s'assemblent et vont de sang-froid faire périr un de leurs semblables, et l'on veut que le simple pouvoir humain soit légitime, lui que l'on peut tromper tous les jours et qui prononce continuellement des sentences injustes ! Non, l'homme a sans doute en lui d'autres règles et, s'il lui fut donné d'en-haut le pouvoir de disposer de la vie des hommes, ce fut par un droit respectable pour lui et qui lui donnait les moyens de diriger ses jugements sur la justice et sur l'équité. *Erudimini qui judicatis terram*. Par ce précepte, on n'entendra pas, je crois, l'étude des lois humaines qui varient selon les lieux et les temps, mais les lois immortelles de la vérité, dont nous portons les tables sacrées dans nos cœurs.

10. *De la volonté générale*

Toutefois, je reconnais dans cette volonté générale, telle que Rousseau s'est plu à la peindre, la plus belle image de cet esprit de vérité qui devrait toujours animer les hommes. Elle est souveraine ; elle ne veut que le bien ; tous les hommes sont égaux devant elle ; son intention est de leur rendre à tous la justice. La pureté de ses vues dédaigne des égards personnels qui sont indignes d'elle. Elle est encore plus loin de ces sentiments bas qui tiennent à des haines personnelles ; elle n'est l'ennemi que du crime, et encore ne se charge-t-elle pas elle-même de le punir, de peur qu'ayant le pouvoir en main, on ne la soupçonne de se laisser aller à la vengeance. Rien, assurément, ne s'annonce mieux pour une vertu ; c'est dommage qu'elle puisse se dissoudre. Sans cela, elle mériterait vraiment tous nos hommages.

Par la même raison que la volonté générale peut se dissoudre, elle peut aussi déposer ceux qu'elle a chargés de son autorité : c'est une conséquence du principe. Les rois ne sont plus que les commis du souverain ; ce n'est plus que l'ouvrage de l'homme, qu'il peut par conséquent démolir sans crime comme il l'a élevé sans droit.

11. *De la loi*

Une loi qui n'a pas de sanction n'est pas une loi. Il faut qu'elle dérive des rapports et de la nature des êtres. Ainsi, les hommes n'ayant pu donner eux-mêmes la sanction aux lois qu'ils ont faites par la convention, ils n'y sont pas liés indispensablement. Dès que tout le

pouvoir de la loi est venu de ma propre volonté, il ne tiendra qu'à moi de la lui ôter. A force de vouloir faire marcher l'homme seul, on se plonge dans des précipices inévitables.

12. *Autre système sur l'établissement de la société.*

L'auteur de la *Théorie des lois civiles* donne à la société une origine plus simple, et d'où les lois coulent plus naturellement que de cette prétendue convention générale qui protège et fortifie tant les privilèges et la liberté naturelle de l'homme. Le besoin, la voracité a porté les hommes grossiers, les chasseurs vivant dans les forêts, à subjuguer ceux qui se livraient à l'agriculture, au soin des troupeaux, afin d'en détourner à leur profit tous les avantages. Mais, pour se maintenir dans cet état que la violence avait formé, il fallut des précautions, il fallut des lois. Ce fut alors le plus adroit, le plus ingénieux qui parvint à dominer sur tous les autres. Car, comme dit l'auteur, la communauté est nécessaire pour les conquêtes, mais l'intérêt de la conservation tend toujours à la simplicité et à ramener le tout à l'unité.

Le droit naturel et le droit civil sont incompatibles. Le droit civil n'est fondé que sur la propriété des biens et, selon le droit naturel, on ne possède rien.

13. *De l'inégalité des conditions.*

De même que tous les hommes n'ont pas la même taille, de même aussi n'ont-ils pas le même esprit ni la même aptitude Il y a, dans le mélange de leurs principes spirituels, la même variété que dans le mélange de leurs éléments corporels. Or donc, quoique tous les hommes aient un corps et une faculté raisonnable, quoiqu'ils naissent tous égaux quant aux principes, il faut convenir que, quant aux résultats qui en proviennent, il n'y a pas deux hommes qui soient entre eux d'une égalité absolue. D'après cela, l'on doit peu s'étonner de l'inégalité qui règne dans les conditions humaines des hommes. Nos actions et nos démarches sont, pour l'ordinaire, une suite naturelle de nos sentiments ; elles répondent assez juste au degré de talents que nous avons reçu. L'établissement et l'entretien de la société sont leur ouvrage. Or, si nous avons reconnu qu'ils étaient naturellement inégaux, comment pouvaient-ils nous placer au même rang ? Quand ils nous y auraient placés, comment pourraient-ils nous y maintenir ? Dans toute espèce d'êtres, chacune des choses qui entrent dans leur composition a une place marquée, hors de laquelle elles ne produiront que la confusion. Si l'on a tâché d'élever le corps politique sur le modèle des corps naturels, il doit tenir de leur forme et de leur assemblage.

14. *De l'équité de la loi.*

L'on a dit que la loi se chargeait de la vengeance des particuliers, à qui elle défendait par là de se faire justice eux-mêmes. La loi qui peut mesurer ses coups a pu établir le talion. La vengeance de l'homme eût été illimitée. Ainsi, c'est un bien que la loi s'en voit chargée. Cependant,

cette vengeance-là même est un crime, si le talion est de loi divine. Parce qu'en effet, que quelqu'un m'assassine sans me tuer, il est coupable envers la justice. Si je le frappe, que je répande son sang ou que je le tue, je manque comme lui au précepte, et je m'expose au pouvoir de cette même justice. Lorsque la loi prend ma place, elle prend la place d'un homme de sang.

15. *De la filiation de la société et des lois.*

Les besoins ont formé la société, ou, plutôt, jamais les hommes ne se sont séparés les uns des autres. On a trouvé dans des bois des hommes seuls, et qui paraissaient si abrutis qu'à peine apercevait-on en eux les facultés raisonnables de l'homme. Ils ne parlaient point. Leur forme corporelle avait aussi beaucoup d'altération. Cet effet ne m'étonne point. Nos facultés rationnelles se développent beaucoup par le commerce des autres hommes. Quant à l'altération de la forme corporelle, nous savons ce que peut l'action continuelle du plein air sur les corps. Cette société a engendré des désordres, parce que toutes les passions ont trouvé jour à se satisfaire. Cette société était, dans le principe, dans un état d'égalité. Il se pourrait que quelqu'un de sage et d'éclairé, prévoyant alors tous les maux dont la société était menacée tant qu'elle ne serait pas dirigée par des règles, ait osé en proposer, et que ses associés touchés de sa sagesse les aient adoptées et l'aient même choisi pour leur roi. Ce serait bien là la plus belle origine que les lois pussent avoir. Mais on peut penser avec autant de raison que cette forme d'empire, qu'a prise la société peu de temps après sa naissance, n'a été que l'effet de l'ambition, de l'avarice et de la méchanceté. On a voulu ensuite lui donner l'apparence de la justice, ou même empêcher qu'elle ne se rompît ; et le conquérant aura imposé des lois. Elles dûrent être très grossières, féroces même dans l'origine, et toutefois l'état de subordination n'a été que l'ouvrage du plus fort (et, soit dit en passant, les premiers codes des nations pourraient servir beaucoup à nous éclairer sur la manière dont elles se sont formées). Par la suite, à mesure que les esprits se sont civilisés, on a eu besoin de lois beaucoup plus savantes, plus étendues, plus pénétrantes. Ce n'a été, pour lors, l'ouvrage que des hommes de génie et de ceux qui conservèrent l'amour de l'ordre. Il a fallu employer toutes les ressources de l'esprit humain pour fermer tous les passages que le vice se fait de toutes parts. Ces lois, à leur tour, ont enfanté d'autres vices, tels que la crainte des peines corporelles et pécuniaires, la dissimulation, la fourberie, la trahison, l'imposture, et toutes ces horreurs contre lesquelles les lois n'ont rien à dire tant qu'on a l'apparence de les respecter.

(à suivre)

LE MINISTÈRE DE L'HOMME-ESPRIT

TROISIEME PARTIE

DE LA PAROLE

S'il n'y avoit pas une puissance harmonisée qui s'engendrât elle-même éternellement, jamais nous ne verrions l'ordre renaître et succéder aux altérations de tout ce qui constitue le cercle des choses, comme cela se passe sous nos yeux à tous les instans. Aussi, disons le hautement, il y a une éternelle parole, qui comme dépositaire de l'éternelle mesure, de l'éternelle lumière et de l'éternelle vie, balance continuellement et particulièrement pour l'homme ici bas, le désordre, l'angoisse et l'infection où il est plongé. S'il ne se tient pas constamment à la hauteur où réside cet universel appui, il retombe dans l'abîme des maux et des souffrances qui résident à l'extrême opposé. Il n'y a pas de milieu pour lui ; s'il ne fait pas usage de la force d'Hercule, il reste écrasé sous le poids énorme de l'Atlas.

Oui, il lui faut toute la lumière divine pour dissiper l'immensité des ténèbres dont il est environné. Il lui faut toute la vertu divine pour contre balancer la région du crime à laquelle il est lié ; enfin, s'il n'atteint pas à la sainteté même, il reste dans l'abomination.

En vain, l'homme prétend obtenir tous ces triomphes par des moyens mitigés, et par les folles spéculations de son esprit et de sa raison. Tous ces prétendus expédiens le trompent et sont qu'illusoires.

Elles le trompent bien davantage encore, ces distractions vaines et factices dont il berce tous les jours son existence ; le seul moyen profitable est le moyen vif, ce moyen vif ne peut être que la main suprême elle-même, et c'est parce qu'elle seule peut tout soutenir et tout gouverner, qu'elle seule peut faire la compensation de tout ce qui nous manque.

Car lorsqu'on a dit de l'agent suprême qu'il soutenoit tout par la puissance de sa parole, on n'a point dit une chose mystique et qui tienne notre pensée dans le vague ; on a dit une chose positive et physiquement vraie, et cela dans toutes les classes où puisse se porter notre réflexion.

Il est très vrai que si la parole ne soutenoit pas l'univers dans son existence et ne le dirigeoit pas dans tous ses mouvemens, il s'arrêteroit à l'instant dans sa marche, et rentreroit dans la non-apparence ;

Il est très vrai due si la parole ne soutenoit pas les animaux et les plantes, ils rentreroient aussitôt dans leur propre germe, et leur germe dans l'esprit temporel de l'univers ;

Il est très-vrai que si la parole ne soutenoit pas l'action et le jeu de tous les phénomènes de l'univers, il ne s'en manifesteroit plus aucun à nos yeux ;

Il est également vrai pour le spirituel, que si la parole ne soutenoit pas la pensée et l'âme de l'homme, comme elle soutient tous les êtres de l'univers, notre pensée retomberoit à l'instant dans les ténèbres, et notre âme dans l'abîme au-dessus duquel nous ne surnageons journellement, malgré nos crimes, que par l'incommensurable et miséricordieuse puissance de la parole ; ainsi, à moins de nous dévouer volontairement à la démence, et d'être sciemment nos premiers ennemis, nous ne devrions pas cesser un instant de nous porter vers le principe des choses et de nous appuyer sans interruption sur la parole, sans quoi s'est renier notre existence et renoncer à être utile aux diverses régions qui attendent les bienfaits du ministère de l'Homme-Esprit.

Aussi, malheur à vous froids méthaphysiciens qui ne faites de l'être divin et de toutes les conséquences qui en résultent, qu'un simple objet de dissertations et de raisonnemens ! malheur bien plus à vous, spéculateurs publicistes, qui ne donnez à la chose religieuse d'autre base que la politique, pendant que sa base essentielle est l'éternelle parole, sans laquelle rien ne peut se soutenir !

Vous ne voyez sans doute, dans cette chose religieuse que ses formes obscures, et obscurcies encore par les abus qui la défigurent ; vous ne la voyez, dis-je alors que comme un moyen de lier le simple par ces chaînes mystérieuses qui ne vous offrent pas un autre principe et un autre but. (Et je vous excuse sous ce rapport tant les ténèbres qui couvrent la terre sont épaisses.

Mais je ne vous excuse plus quand vous voulez aussi soumettre le mot hommage à vos manipulations politiques. Dieu, la parole et l'hommage qui leur est dû, ne sont point le résultat de la réflexion et du calcul ; c'est peu même, si vous ne regardez que comme un devoir la croyance dans ce Dieu suprême et dans son éternelle parole qui a tant de droits au respect de sa créature. Cette croyance est plus qu'une conséquence philosophique ; elle est même plus qu'une justice et une obligation ; elle est un besoin radical et constitutif de votre être, et vous en avez la preuve positive et effective dans votre situation, puisque le dénuement universel où vous vous trouvez est propre à vous faire sentir ce besoin-là à tous les momens de votre vie, et puisque dès l'instant que vous cessez de vous occupez du soin de le satisfaire, vous retombez dans l'abîme.

Contemplons ici le flambeau universel qu'on peut porter en général sur les punitions, sur les fautes, et sur le principe contre lequel ces fautes ont eu lieu.

Dans l'exacte justice comme dans l'exacte vérité, il faut qu'il y ait une analogie parfaite entre la punition et la faute. Aussi en examinant soigneusement l'état malheureux de l'homme ici-bàs, on ne pourroit manquer de trouver clairement le genre de son égarement et de son crime ; car cette punition et le crime doivent être scrupuleusement calqués l'un sur l'autre.

Dans cette même exacte justice, il doit y avoir des rapports antipathiques, mais aussi marqués entre la faute et le principe contre lequel elle a été commise, puisque cette faute ne doit être, dans tous ses points, que le contraire et l'inverse de ce principe ; et même on se feroit encore mieux comprendre, en disant qu'elle ne peut être qu'une direction opposée à celle de ce même principe. Par conséquent en allant en rétrogradant sur la ligne de cette faute, on ne pourroit manquer d'arriver au principe qui a été lésé, comme en examinant le genre de la punition et de la souffrance, on ne pourroit manquer de connoître le genre de la prévarication dont elles sont les suites.

L'examen de la punition doit être la première opération puisque c'est celle qui doit nous faire connoître la faute. La seconde opération doit être de marcher en rétrogradant sur la ligne de cette faute pour arriver au principe. Ainsi notre premier dévoir est de cesser nos murmures, et de parcourir avec résignation tous les degrés de notre punition, si nous voulons arriver à la vraie connoissance de notre infirmité.

Notre devoir second est l'activité vive et ardente, sans regarder ni à droite, ni à gauche, parce que c'est là ce qui peut seul dissiper nos ténèbres et nous ramener à la vie, et dans la vie dont la faute ou l'altération nous a séparés.

Lorsque nous examinons la punition, le principal caractère que nous y remarquons, c'est de nous retenir renfermés et liés à un univers qui n'a point de parole, quoiqu'il soit sans cesse soutenu par la parole, et cette observation opère sur nous un double supplice ; l'un de nous faire sentir la honteuse disproportion qui se trouve entre nous et tous les êtres muets qui nous entourent ; l'autre, de sentir combien l'existence de cet univers muet doit affliger la parole elle-même ; puisque cette parole voudroit et devroit être manifestée partout, et correspondre librement avec tout ce qui existe.

Or, le premier de ces supplices se démontre, non seulement par le fait de l'état des choses, mais encore par la marche et la conduite de l'homme avec ses semblables.

Quoiqu'il y ait bien loin des conversations des hommes à la véritable parole, cependant, lorsqu'ils se trouvent ensemble, s'ils ne vivifoient pas leur atmosphère par leurs discours ou par ces faibles ombres de la parole ; enfin, s'ils ne ranimoient pas un peu par-là ce sépulcre dans lequel ils existent, ils ne connoitroient dans leur esprit que le froid et l'ennui de la port.

Le second de ces supplices démontre qu'il faut qu'il y ait aussi une source vivifiante, qui cherche sans cesse à ranimer le cercle des choses par la parole universelle, comme l'homme cherche à ranimer ses silencieuses demeures par la parole particulière, car sans cela l'homme ne jouiroit pas même de cette parole particulière, dont il fait journellement un si puérile usage, et dont il peut attendre si peu de profit tant qu'elle n'est pas regénérée.

Ainsi on peut dire que nous sommes aussi éclairés que nous pouvons l'être sur la punition qui nous est infligée. Mais vu l'analogie nécessaire que nous reconnoissons entre la punition et la faute, nous devons conclure que si nous sommes punis par la disette de la vraie parole, c'est sûrement contre la parole que nous avons péché.

Par la seconde loi, ou par suite de cette analogie, qui doit se trouver entre la faute et le principe, il résulte que si nous marchions dans notre parole, dans le sens inverse à celui dans lequel nous y avons marché par l'altération primitive, et dans lequel nous y marchons tous les jours, nous parviendrions de nouveau jusqu'à cette grande parole fixe et lumineuse avec laquelle nous sentons que nous aurions besoin d'habiter, et avec laquelle nous habiterions en joie, au lieu des souffrances qui nous tourmentent.

Mais comment les hommes arriveroient-ils à la jouissance active de cet instrument universel, puisque cette parole, toute respectable et toute importante qu'elle puisse être, est ce pendant le seul talent, ou si l'on veut, le seul métier qu'ils exercent, sans s'y préparer par un long apprentissage, comme pour tous leurs autres talens ? Car, je le répète, ce que les hommes disent par-tout et toute la journée, il faut bien se garder de le prendre pour la parole, quoiqu'ils soient assez ignorans et assez vains pour le regarder comme tel, tandis que c'en est obsolument l'inverse.

Et en effet, on n'apprend à connoître la parole que dans le silence de tout ce qui est de ce monde ; ce n'est que là où elle se manifeste, et lorsque nous ne parlons, soit avec nous-mêmes, soit avec les autres, que de ce qui tient à ce monde, il est clair que nous agissons contre la parole et non pour la parole, puisque nous ne faisons par-là que nous abaisser et nous naturaliser avec ce monde, qui comme nous l'avons dit tout à l'heure, n'a point de parole, et est par cette raison-là l'instrument et le mode de notre punition.

N'oublions pas cependant un autre rapport aussi vrai et incomparablement plus consolant : c'est de sentir que si la prévarication nous a privée de tout, et nous a mis dans un dépouillement absolu, il faut nécessairement que, pour nous guérir, tout nous soit donné à son tour par l'incommensurable et universel amour ; sans quoi, notre guérison ne pourroit jamais être absolue. Or ce présent universel que l'amour a voulu de nouveau faire au monde, est compris tout entier dans les merveilles de la parole, puisque c'étoit la perte de ces trésors qui nous tenoit dans la disette. Mais aujourd'hui nous ne pouvons apprendre cette parole de l'Esprit qu'avec lenteur, et comme nous voyons que les enfans apprennent la parole humaine. Nous la devrions aussi apprendre d'une manière naturelle et insensible, puisque c'est la marche qu'ils suivent. De là le mot de l'Evangile : vous ne posséderez point le royaume de Dieu, si vous ne le recevez comme des enfans.

Contemplez donc dans cet Esprit, mais avec admiration, tout ce dont la parole nous a rendu la connoissance : voici un extrait de ce que nous y apprendrons :

C'est par la parole que Dieu forma le contrat divin et l'alliance universelle avec l'immensité de tout ce qui existe.

C'est par la parole que Dieu, dans ses voies de restauration, forma l'alliance générale spirituelle temporelle, dans les diverses époques d'opérations de grâces qu'il a manifestées par l'origine et la création de la nature, par la promesse faite à Adam prévaricateur, par les divers élus principaux qui ont répandu ses loix, et ses ordonnances sur la terre, soit avant le milieu des temps, soit au milieu du temps ; et par ceux qu'il manifestera jusques et compris la fin des temps.

C'est par la parole que Dieu forme aussi une alliance particulière spirituelle avec l'homme particulier, en semant en lui divers germes de dons et de vertus qui s'attirent et se rassemblent par leur attraction, jusqu'à ce qu'ils aient acquis, par leur force et leur activité harmonique, une assez grande affinité avec l'unité, pour que cette unité vienne se joindre à eux, et les consacrer par sa sanction.

C'est par la parole que Dieu gouverne le cours de son alliance générale spirituelle temporelle : ce n'est que quand cette alliance a acquis la somme de forces nécessaires par l'attract de ses puissans élémens divins, que la parole lui laisse opérer son explosion, et qu'elle se porte elle-même dans le torrent de cette explosion, pour en faire mieux pénétrer les substances salutaires dans les régions qui les attendent ; et c'est là une des merveilles des nombres actifs qui toutefois ne sont rien par eux-mêmes, ainsi qu'on l'a vu précédemment, mais représentent fidèlement la marche cachée de la parole et de ses incommensurables propriétés.

C'est par la parole que Dieu forme aussi une alliance particulière et continuelle dans la classe de la végétation et de la nature terrestre ; où toutes les productions sont précédées de toutes les gradations d'activités, de germinations, de croissances, qui s'attirent réciproquement et se terminent par une explosion, ou par une fleuraison, ou une naissance, quand, dans chaque chose, l'œil ou le centre de la vie a dissipé les obstacles qui l'environnoient, et qu'il peut entrer dans ses droits.

De même que toutes ces bases d'action sont disséminées dans la nature, de même tous les germes de sciences sont disséminés dans tous les hommes : il ne nous manque qu'une langue analogue ou la parole pour nous les communiquer. Si nous avions l'attention de cultiver soigneusement ces germes, ils nous produiroient eux-mêmes la langue qui nous serviroit à nous transmettre leurs fruits ; mais notre impatience nous entraîne, et au lieu d'attendre la fructification de cette langue, nous nous pressons de nous en composer nous-mêmes de plusieurs espèces, selon la science que nous pratiquons.

Toutefois ces langues-là n'étant pas fécondes, comme le seroit la langue dont elles prennent la place, dès-lors elles ne nous transmettent pas de fruits, puisqu'elles n'atteignent pas les germes dont ces fruits devroient sortir.

Aussi tous les résultats scientifiques des hommes s'arrêtent-ils pour la plupart à nos langues composites et factices ; aussi les sciences humaines ne font-elles généralement leur demeure que dans les mots et non pas dans les vertus de la parole ; aussi les langues scientifiques humaines n'ayant point la vie en elles, ne peuvent pas se vivifier les unes et les autres; aussi ne pouvant se vivifier les unes et les autres, elles ne peuvent que commencer par se disputer et se combattre, et elles ne peuvent finir que par se détruire.

Voilà comment elles laissent se propager la mort qui a étendu par-tout son empire depuis la chûte, tandis que c'étoit à elles à seconder la vie ou la la parole, qui, depuis la grande altération, ne sauroit faire un pas sans avoir

un combat à livrer. En effet, toute génération, toute végétation, toute action restauratrice, toute opération, toute pensée tendant vers la région de la lumière, forment autant de résurrections et de véritables conquêtes sur la mort. Celui qui pourra percer jusqu'à concevoir et sentir la résurrection continuelle de la grande parole, aura par-là de grandes graces à rendre, et je serois bien étonné s'il n'étoit pas à la fois attendri et stupéfait d'admiration. Et vous donc puissances célestes, spirituelles et divines, quelle joie pour vous, lorsque vous parvenez à engendrer dans le monde de la vérité et de la lumière, un homme qui vous ressemble, et qui soit votre fils chéri !

La vraie parole est universellement dans l'angoisse, aussi nous ne pouvons rien recevoir ni opérer que par l'angoisse ; aussi tout ce qui existe de visible ne cesse-t-il de démontrer physiquement la parole dans l'angoisse ; aussi ne devrions nous pas fuir l'angoisse interne ; aussi n'y a-t-il que les paroles d'angoisse qui profitent, qui sèment et qui engendrent, parce qu'il n'y a qu'elles qui soient l'expression de la vie et de l'amour.

Homme, ne crains pas de voir une annonce de cette rigoureuse loi dans les cris de ta mère lorsqu'elle te donne le jour, ainsi que dans les pleurs que tu verses dès ta naissance. Apprends-là aussi ce qu'il en a dû coûter à la source du rafraîchissement pour se procréer dans la forme de ton altération spirituelle et pour se rendre de ton espèce. Mais compare ta vie temporelle active et libre à celle que tu menois dans le sein de ta mère, et vois même si elle ne te procure pas des jouissances et une existence qui te font oublier tes premières larmes ; et apprends par là ce que tu dois attendre des moindres impressions que la véritable angoisse peut te faire sentir.

Dispose aussi tes yeux et ton intelligence pour voir, admirer et comprendre ce qui provient chaque jour de l'angoisse particulière du rafraîchissement ou de la parole, et ce qui proviendra à l'avenir de leur angoisse générale ; car les résultats de toutes ces angoisses sont aussi certaines qu'incommensurables.

Voilà pourquoi aucune parole salutaire et vive ne pouvant naître en nous que par l'angoisse, il est bien certain que les hommes que nous écoutons journellement ne disent point de paroles, et qu'ils nous trompent quand ils prétendent nous annoncer la vérité, puisqu'ils nous parlent sans le secours et la puissance de l'angoisse.

D'ailleurs, les paroles de l'angoisse sont toujours nouvelles, puisque c'est là où se trouve le principe des langues. Or, les paroles de ceux que nous écoutons journellement, ne sont jamais nouvelles, et ne nous offrent que des réminiscences et des redites qui ont déjà répétées mille fois avant eux.

Mais veux-tu appercevoir quel est le sublime objet de cette angoisse de la parole ? Lorsque l'homme écoute bien attentivement, la vérité semble lui dire : Homme, je ne puis verser mes pleurs que dans ton sein.

Ainsi donc le cœur de l'homme est choisi pour être le dépositaire de l'angoisse de Dieu, pour être son âme de prédilection et le confident de tous ses secrets et de toutes ses merveilles, puisque dans ce genre il n'y a rien qui puisse avoir d'issue et d'effusion que par l'angoisse. Aussi après cette annonce si tendre et si amicale, l'homme en ressent la réalisation, puisqu'il peut dire à son tour : des torrens de douleurs s'accumulent dans mes veines, et tout mon être se sent gonfler d'amertume ; remercie alors, car c'est là le moment où la vie commence.

Voici un moyen sûr de ne pas laisser s'éteindre en toi ces premiers élémens de ta vie ; prends garde de sortir un instant de dessus le feu radical et central sur lequel tu reposes ; et qui ne doit cesser de te travailler dans la douleur, pour que cette douleur s'étende dans toutes tes facultés et leur fasse produire leurs fruits.

C'est ce feu-là qui doit sans cesse te préparer et te tenir en crainte ; et sans

cette préparation continuelle qu'il opère sur ton être, la parole vive de l'angoisse n'entrera point en toi ; tu deviendras pour elle un objet de dégoût, et quand elle voudra t'embrasser, elle sera obligée de détourner la tête parce qu'elle se sentira infectée de l'haleine de ta bouche ; car si l'Homme-Esprit est si souvent infecté de l'haleine qui sort de la bouche de l'homme, comment Dieu pourroit-il la supporter ?

Demeure donc constamment sur ce feu radical et central, comme un enfant reste dans le sein de sa mère, jusqu'à ce qu'il ait atteint les forces nécessaires pour se présenter à la lumière du jour ; ou, si l'on peut employer une comparaison moins distinguée, comme un mets reste en cuisson, jusqu'à ce qu'il soit à son point.

Il y a là-dessous de grandes vérités de principe et d'expérience. La plus importante est de sentir quelles sont les plus fortes angoisses que Dieu éprouve. Ce sont celles qui viennent des tentatives continuelles qu'il fait pour s'exhumer du cœur de l'homme, et celles qui tiennent aux épouvantables obstacles que ce cœur de l'homme lui oppose.

Voilà pourquoi il n'y a pas trop du feu de l'abyme embrasé au dessous de nous pendant toute notre vie, pour dissoudre les épaisses coagulations qui nous obstruent.

Car si ce feu de l'abyme ne prépare pas ainsi les voies, la parole de l'angoisse divine n'entrera point en nous et si la parole de l'angoisse n'entre point en nous, nous ne pourrons rien comprendre aux angoisses de l'universalité des choses, et nous ne pourrons pas leur servir de consolateur. Oui, si nous n'avons pas en activité en nous la substance de vie, comment pourrons-nous juger et sentir ce qui est mort autour de nous ?

Ainsi, ce n'est plus seulement du sabbat de la nature, ni du sabbat de l'âme humaine, dont il devient urgent de nous occuper ; c'est encore de faire sabbatiser la parole elle-même, puisque nous ne pouvons nier que par l'usage nul, faux ou pervers que l'homme fait de la parole divine, elle ne soit sur son lit de douleur, pour ne pas dire sur son lit de mort ; et l'homme ne pourras lui apporter aucun soulagement qu'il ne sente naître en lui les angoisses successives de la parole.

Nous avons vu que les hommes appliquent le nom de la croix expiatoires aux contrariétés de la vie temporelle, aux afflictions dont ce monde est rempli, aux infirmités corporelles ; etc. tandis que le vrai sens de ces croix ne convient qu'aux douleurs spirituelles des hommes dévoués à l'œuvre du Seigneur, et appelés à y servir chacun selon leurs dons.

Cette classe d'hommes est ordinairement liée à des circonstances entièrement opposées à cette œuvre divine qu'ils désirent, pour laquelle ils sont faits, et dont ils peuvent si peu parler, qu'ils aiment mieux souvent se laisser couvrir de dérisions et de dédains, que d'en ouvrir la bouche. C'est à cette classe d'hommes que s'applique la leçon de l'évangile : Celui qui ne prend pas sa croix sur lui et ne me suit pas, n'est pas digne de moi. Car s'ils ne se déterminent pas à supporter la croix qui leur est présentée et à avancer malgré les angoisses qu'elle leur offre, ils courent risque de manquer leur œuvre et d'être traités comme de mauvais serviteurs.

L'esprit du monde a travesti dans des significations vulgaires et communes les plus belles intelligences des écritures saintes. Je ne crains pas de dire que de très grands saints eux-mêmes n'ont pas donné à ce beau passage toute la sublimité du sens qui lui appartient ; et le fameux mot de Sainte-Thérèse, ou souffrir ou mourir, n'en présente que la moitié, en admettnta même qu'il ne porte pas sur des souffrances corporelles. Car la croix est bien antérieure au mal ; et si elle nous froisse aujourd'hui quand elle agit dans le resserrement de nos entraves spirituelles actuelles, ce n'est que pour amener à son action libre, et nous

apprendre encore malgré nos souillures, et par sa merveilleuse munificence, ce que c'est que la croix antérieure du mal.

Non, non, la croix n'est pas une souffrance ; c'est l'éternelle reine de l'éternelle lumière. Il n'en est pas moins vrai que si les élus doivent supporter courageusement les douloureux efforts que cette croix fait en eux pour arriver à sa région de liberté, à plus forte raison devons-nous tous supporter les tribulations terrestres, corporelles et spirituelles, auxquelles nous donnons le nom de croix, et que cette résignation peut nous être d'autant plus méritoire, que dans l'état de désordre et de desharmonie, où l'altération a plongé toutes nos mesures, nous ne sommes pas tous appelés à sentir au moins au même degré les angoisses de la croix supérieure.

Aussi, je ne veux point exclure les utiles moissons que les hommes peuvent retirer de leur manière, quoiqu'inférieure, de considérer le précepte de l'évangile relativement à la croix. Je veux seulement avertir les hommes de désir qu'ils ont encore de bien plus grands avantages à en attendre ; car c'est dans les contrariétés divines dont leur désir est à la fois froissé et alimenté, qu'ils apprennent à connoître ce que c'est que les souffrances de la parole, et par conséquent à se consoler et même à se réjouir au lieu de se plaindre, parce que la parole n'avance point dans ses douleurs, qu'elle n'avance vers la grande époque de sa délivrance.

C'est en avançant ainsi qu'elle voit s'étendre de plus en plus ses angoisses et ses tribulations ; aussi les pseaumes seroient bien autre chose que ce qu'ils sont, si l'on les faisoit à présent. Car la parole est le désir divin personnifié humainement et en action. A mesure qu'elle perce et qu'elle se montre à l'atmosphère humaine, à mesure aussi elle est réduite à ne trouver pour sa nourriture et sa substance que du fiel et de l'amertume. Mais quel dédommagement pour elle quand elle rencontre quelque âme de désir et qui cherche à être réellement régénérée selon la nouvelle loi de l'esprit et de la vérité !

Homme de Dieu, ne compte donc plus au rang des souffrances profitables que celles qui ont le salut public pour objet. Le soldat tombé malade par sa négligence ou par ses intempérances, pourra-t-il être regardé comme servant à l'état, quand il suivra exactement le régime que le médecin lui prescrit, et qu'il fera usage de tous les remèdes convenables à sa situation ? Non. Il ne sera censé alors ne servir qu'à lui, puisqu'il ne s'agit là que de son rétablissement, et ce ne sera que quand il sera rétabli, et qu'il ira combattre, qu'il servira réellement la patrie.

Telle est généralement notre situation ici-bas ; nous sommes tous sous le régime curatif et médicinal, soit par l'effet de la grande altération, soit par une suite de nos propres écarts : lorsque nous observons tout ce qui nous est ordonné pour notre santé spirituelle, nous ne sommes par là utiles qu'à nous. On a tort d'appeler cela servir Dieu, puisque ce n'est pas servir à Dieu.

C'est quand nous sommes régénérés, et que nous pouvons remplir les divers ministères de notre maître, que nous sommes censés véritablement servir à Dieu ; car c'est alors que nous pouvons, par le moyen de nos propres douleurs, sentir et connoître, par expérience, ce que c'est que les douleurs de la parole. Jusques-là, *nous ne sentons que nos propres douleurs. Fermons donc en nous* les portes du mal et du néant, pour que les régions vives viennent nous pénétrer.

Lorsque la main de Dieu est sur l'homme, et que c'est pour sa punition, l'homme est lié dans toutes ses facultés. Il est tourmenté par l'inquiétude et le besoin de l'action et du mouvement, et par la géhenne insupportable qui tient tout son être dans une violente contraction ; mais il reste dans l'inactivité, et tout se suspend pour lui.

Lorsque c'est pour le progrès de l'œuvre, et pour l'avancement de la parole, le poids de la main de Dieu le tourmente aussi, mais c'est par l'impatience de la justice ; et la géhenne qu'il éprouve, le fait chaque jour avancer dans les régions vivantes et lumineuses de l'activité spirituelle.

Les prestiges insinuans de la région apparente, ont beau l'entourer de leurs illusions, il passe outre et ne les apperçoit pas. Les ténèbres et les passions terrestres ont beau le poursuivre, il les traverse et les laisse derrière lui.

Vous lui laisserez souffrir tous les besoins de la vie, le poids de la main du Seigneur l'entraîne, et l'impatience de la justice est encore plus forte en lui que ces besoins. Vous les martyriserez, il vous laissera faire, et ne sentira que le poids de la main du Seigneur qui le tourmente par l'impatience de la justice.

Lorsqu'on lance un vaisseau, et que l'élan lui est donné, sont-ce les foibles liens dont il peut être encore attaché, qui seront capables de l'arrêter dans son cours ? Il les brise et se rend avec impétuosité dans la plage. Sont-ce les légers obstacles qui peuvent se trouver devant lui ? Il les pulvérise ou les enflamme, et il se rend avec impétuosité dans la plage.

Voilà ce que l'homme peut devenir quand il a le bonheur de sentir le poids de la main du Seigneur, et à être tourmenté par l'impatience de la justice.

Mais comment parviendrais-tu, homme de désir, à sentir le poids de la main du Seigneur, et à être tourmenté par l'impatience de la justice ? C'est en faisant un pacte avec toi-même, et en te disant : « je ne quitterai jamais la prière que quand j'aurais senti que Dieu même prie avec moi».

« Si je suis fidèle à observer ce pacte, je ne serai plus dans le cas d'attendre les lenteurs de ma prière pour que Dieu prie avec moi, et il priera avec moi dès le commencement de la prière ».

« Bientôt il priera même avec moi lorsque je ne prierai pas. Mes élus ne travailleront point en vain, dit le Seigneur, (Isaïe, 65 : 23.24) parce que c'est la race des bénis du Seigneur ; avant qu'ils appellent, je les exaucerai ; je les entendrai avant qu'ils aient fini de parler. »

« Oui, ma vie entière ne sera plus qu'une prière non interrompue, puisque ce ne sera plus moi qui chercherai Dieu par ces élans morcelés des foibles désirs de l'homme ; mais que ce sera Dieu qui me cherchera par la continuité de son intarissable action. »

« Ne faut-il pas que nous devenions un jour comme autant de torrens enflammés, et lançant à tout moment des éclairs vifs et brûlans, de tous les points de toutes nos substances ? Pourquoi nous auroit-on dit que notre Dieu est un feu dévorant, et que nous sommes destinés à être son image et sa ressemblance ? »

« C'est alors que tu pourras dire : » mon ame a rencontré l'ami de sa vie, ils se sont embrassés, et ils ne se sépareront plus. Ce n'est point dans les faubourgs et dans les places de la ville qu'elle a été chercher cet ami ; elle n'a point eu besoin non plus de le demander aux gardiens de Jérusalem. »

« Cet ami est venu la trouver lui-même dans les transports de son amour ; ils se sont embrassés, et ils ne se sépareront plus. »

« Voici les trésors qu'il m'a apportés, et qu'il a versés dans mon cœur dans les transports de son amour. »

« Car j'étois une ame accablée sous le poids de sa propre misère, le désespoir étoit prêt à s'emparer de moi. Mais quand j'ai vu s'approcher le consolateur, j'ai entendu sortir de sa bouche ces douces paroles : Pourquoi perdre la confiance? Dieu ne l'a-t-il pas dit de pardonner à ton frère septante fois sept fois ? Si Dieu t'a jugé capable d'avoir une pareille indulgence pour tes frères, crois-tu qu'il ne soit pas capable d'en avoir autant pour toi ? »

« Demande lui donc de te pardonner à son tour, non seulement septante fois sept fois, mais par le nombre éternel de son infinité ; ne prends point de relâche que tu ne sentes qu'il a scellé ton pardon, et qu'il a lui-même observé la loi, le précepte, et le commandement qu'il te donne. »

Quand il t'aura ainsi justifiée, dis-lui : « Seigneur, la ville ne sera plus ren-

versée ; vous demandiez au moins dix justes pour suspendre les fléaux dont vous menaciez Sodôme et Gomorrhe, et les dix justes ne se sont pas trouvés. »

« Vous demandiez seulement un juste ; du temps de Jérémie, pour sauver Jérusalem, et ce juste ne se trouva point. »

« Mais aujourd'hui la ville ne sera point renversée si vous demandez ce juste, parce que ce juste est trouvé ; ce juste est entré dans la ville, et ce juste, c'est vous-même qui êtes entré en alliance avec moi. »

« Ce juste sauvera la ville et tous ses habitans, parce que ce juste est votre unité divine, et que votre unité divine s'étendra par elle-même sur tous les habituns de Jérusalem. »

« Vous disiez bien aussi à votre prophète Jérémie, que quand même Moyse et Samuël paroitroient devant vous, vous ne pardonneriez pas à votre peuple (15 : 1.) »

« Mais ils n'étoient pas prêtes selon l'ordre de Mêlchisédec et n'étant que les ministres de la loi figurative, ils ne pouvoient ouvrir la porte sainte de la miséricorde éternelle. »

« Maintenant cette porte vivante est ouverte, et cette porte vivante, c'est vous-mêmes ; vous ne pouvez donc plus vous défendre de sauver l'homme qui vous cherche, vous êtes vous-même le prophète qui est placé devant vous pour implorer la grâce de votre peuple, et vous vous êtes contraint vous-même à délivrer mon âme lorsqu'elle vous expose sa détresse et sa misère. »

Mais l'homme de désir ne tardera pas à gémir encore : « Pourquoi pleures-tu, ô mon ame ! pourquoi pleures-tu ! quel est le nouvel objet de ta douleur ? »

« Si je gémis, c'est que l'homme est devenu le meurtrier de la parole et de la vérité ; c'est que les régions vives ne trouvent en lui que la mort, et sont obligées de se retirer ; c'est que ses propres maux, ses propres négligences, ses propres douleurs ou plutôt ses propres illusions l'empêchent de sentir les douleurs de la parole. »

« Hélas ! comment me lasserois-je de pleurer, puisque le tableau des douleurs de la parole est toujours suspendu devant mes yeux, et que l'affliction fait toute ma substance ? »

« Sortez de l'homme, feluves infects, sortez de lui comme les fleuves qui ne roulent que des eaux bourbeuses ; ma seule tâche doit être désormais de l'empêcher d'approcher de la parole, de peur qu'il ne lui communique son infection. »

« Je serai tout entier à cette tâche, je m'y emploierai avec une ardeur qui ne connoîtra point d'interruption. C'est la seule chose qui me soit recommandée comme étant nécessaire ; tout ce qui ne tiendra point à cette sainte et indispensable occupation, je le ferai comme ne le faisant pas. »

« Et toi, prière, tu seras la compagne de mon travail, ou plutôt tu en seras le maitre, l'agent et le principe, et tu m'apprendras à devenir comme toi le maitre, l'agent et le principe de mon œuvre, parce que tu m'apprendras à devenir prière comme toi. »

« Comment ne deviendrois-je pas prière, puisque la parole s'est invoquée elle-même sur moi, et qu'après s'être invoquée sur moi, elle a chassé de moi tous les ennemis de la vérité, afin que tous les hommes de Dieu descendissent en moi et y célébrassent ensemble la joie d'avoir trouvé une demeure de paix. »

« Oh ! comme ils se réjouiront d'avoir trouvé cette demeure de paix ! Ils y feront des festins de jubilation, ils y chanteront avec transport les hymnes de la vie, et ils élèveront assez la voix pour que leurs compagnons les entendent et s'empressent de venir prendre part à leurs félicités. »

En traitant de l'ordre politique, j'ai dit il y a plusieurs années, que l'homme ne pouvoit être qu'administrateur dans le poste qui lui étoit confié, et qu'il ne pouvait pas être législateur ? J'ai prétendu que, rigoureusement parlant, un

homme législateur étoit un être de raison ; qu'il étoit sans exemple qu'un etre fût envoyé dans une région où il eût à établir les loix qu'il auroit à y suivre : je disois en outre que par une suite de ce principe fondamental et incontestable, le pouvoir administratif avoit englobé le pouvoir législatif dans tous les gouvernemens de la terre, ce qui se vérifieroit aisément par l'étude des faits et surtout par celle de l'histoire religieuse.

Je puis aujourd'hui étendre ce principe jusqu'à l'homme considéré dans son poste divin, où loin d'avoir aucune loix à établir, il ne doit avoir d'autre emploi que celui d'être sans interruption l'organe et le ministre de son maître. C'est même en raison de cette qualité d'organe toujours employé à l'action ou à l'œuvre de son maître que ceux des homms qui en sont là ne doivent guères avoir le loisir de disserter sur leurs droits, tant l'œuvre presse et demande une activité et une vigilance aussi continuelles qu'universelles.

C'est pour cela que nos connoissances spirituelles ne devroient être que le prix journalier de notre action constante ; que les magnifiques lumières qui nous ont été communiquées par des hommes choisis, notamment par Jacob Bêhme, sembleroient même n'appartenir qu'à l'époque qui succèdera à l'existence de ce monde, et auroient l'air de ne devoir être que le prix de l'action universelle qui est censée nous appeler, en qualité d'administrateurs, à renouveller la face du monde, et à faire descendre les nouveaux cieux et la nouvelle terre où nous aurons à contempler l'universalité des merveilles naturelles, spirituelles et divines de la parole.

Ne crois donc point, homme de désir, que tu aies jamais d'autres loix à promulguer que celle de ton maître.

Ne crois pas non plus que quand dans te exercices spirituels il te vient des joies divines, ce soit pour toi qu'elles te soient envoyées. Non, elles ne peuvent avoir pour objet que l'œuvre de ton maître, qui, par leur moyen, veut soutenir tes forces et alimenter ton courage. Lors même que la parole descendroit en toi, n'oublie point cet important avertissement que tue viens de lire, et dis alors à cette parole :

« Est-ce pour moi que vous viendriez me visiter, moi qui n'ai rien fait pour que vous vous approchiez de moi, et qui, au contraire, ai tout fait pour que vous vous en éloigniez ? Je ne me livrerai donc point à ma joie, que je n'aie senti que c'est pour vous et non pour moi, que vous venez en moi ! »

« Je ne me livreai point à ma joie, que je n'aie senti ce désir universel qui vous anime et qui vous crée éternellement. »

« Je ne me livrerai point à ma joie, que je n'aie senti l'objet particulier pour lequel vous venez en moi, et l'espèce de tâche que vous venez me prescrire dans l'ordre de l'amélioration des choses. »

« Non seulement ma joie seroit vaine sans cela ; mais ma marche seroit incertaine comme celle des simples néophytes, et pourroit meme à tout moment me laisser retomber dans la région ténébreuse des hommes du torrent. »

Ainsi donc, homme de désir, lorsque la parole divine descendra en toi, ne songe qu'à la laisser pénétrer dans ton être, afin que dans toutes les régions qui te composent, elle fasse fructifier les germes féconds dont elles sont dépositaires, en y portant les développemens de sa propre génération éternelle.

Songe qu'elle est si puissante, que par le seul souvenir des faveurs que tu en auras reçues, tu seras capable de faire fuir l'ennemi, comme la seule ombre des apôtres guérissoit les maladies ; car cette parole divine ne sauroit se montrer nulle part, qu'elle n'y laisse des traces indélébiles, il ne nous manque pas de les observer avec plus de soin, et de les suivre avec plus de confiance. Songe donc qu'elle ne demande rien autre chose à tous les hommes que d'employer tous leurs efforts à se maintenir en état de prier efficacement pour l'amélioration universelle, c'est à dire, d'être en état d'exercer le ministère de l'Homme-Esprit.

C'est là ce que cette parole entend quand elle recommande à l'homme de se tenir prêt : il faut qu'il soit sans cesse disposé à répondre à son impulsion quand elle jugera à propos de l'appeler à l'œuvre restauratrice ; car cette parole est la mesure par excellence ; et elle ne tend qu'à rétablir les hommes dans leurs propres mesures originelles, pour qu'ensuite ils puissent faire revivre les mesures divines dans toutes les régions qui les ont perdues ; c'est là vraie extension du règne de Dieu ; c'est d'abord pour lui, et ensuite pour nous qu'il cherche à étendre son règne.

Pour peu que l'on ait le bonheur de connoître, par expérience, les puissancs pouvoirs de cette parole, l'exclusive universalité de son empire, la vivacité de son action et la suavité de sa sève, on est profondément affligé de voir les hommes non seulement comme privés de son ineffable assistance dans leur marche habituelle, mais encore ne soupçonnant pas son immortelle et éternelle existence, et ne mettant en sa place que la nature morte, c'est à dire le néant.

A ce mouvement de douleur succède un mouvement de surprise, car après avoir reconnu cette parole comme l'unique soutien de tout ce qui est ordre, de tout ce qui est vivant, et de tout ce qui est acte harmonique et régulateur, on ne revient pas de son étonnement de ce que les hommes se passant journellement de son indispensable appui, ou même se déclarant ses adversaires, ils ne soient pas encore pires qu'ils ne sont, et qu'il leur reste encore, ne fût-ce que dans leur pensée, quelques traces figuratives, ou quelques idées de justive et de perfection.

Comment s'avanceroient-ils dans la ligne de la réalité et de la vie, avec cet énorme amas de paroles nulles, vides, terrestres, matérielles, fausses et cupides, qui remplissent chaque jour l'immensité du globe ? Depuis l'altération ils sont tombés tous sous le régime de la parole morte qui les gouverne despotiquement, et ne leur permet pas un instant de se soustraire à son empire.

Contemplez l'homme de toutes les classes, rassemblez toutes les paroles qui sortent de leur bouche dès l'instant où ils s'éveillent, jusqu'au moment où ils se replongent dans le sommeil ; en trouverez vous une qui ait rapport à leur avancement dans la véritable justice, et vers leur primitive destination ?

Ne faites point mention ici de l'homme de peine, qui en cultivant la terre en silence et au prix de ses sueurs, et accomplissant par là le décret porté sur la famille humaine, semble au moins, par sa résignation et par cette espèce de parole muette, opérer dans l'ordre inférieur ce que nos paroles virtuelles devroient opérer dans l'ordre de l'esprit. Sans vous arrêter même à ces paroles que nous arrachent nécessairement les soins de la vie, nos misères terrestres et nos souffrances temporelles, considérez ce torrent de paroles, soit infécondes, soit pestilen tielles, que nous immolons journellement à l'oisiveté, au néant, à nos occupations frivoles, à nos passions, à la défense de nos faux systèmes, à nos prétentions, à nos fantaisies, à nos injustices, à nos crimes et à nos abominations.

Depuis que la parole vive s'est retirée de l'homme, il n'est environné que d'une atmosphère de mort. Il n'est plus assez actif pour unir sa parole au foyer vivant. Plutôt que de supporter courageusement cette douloureuse privation, et d'attendre en paix que l'aurore de la parole vraie se lève pour lui, il y supplée par cette intempérance de paroles si peu fructueuses, à laquelle il est entraîné par tous les délires de sa pensée, il aime mieux s'infecter ainsi lui-même, et infecter en même temps ses semblables, que de laisser humblement et avec docilité agir sur lui la main de la parole restauratrice, qui ne cherche qu'à le vivifier comme elle vivifie sans cesse tous les êtres auxquels elle a donné l'existence.

Il oublie que cette substance de paroles de l'homme en se répandant dans les airs, ne s'y détruit pas, et ne s'y évapore pas pour celà, qu'elle s'y amasse et corrompt l'atmosphère de l'esprit, comme nos exhalaisons putrides corrompent l'atmosphère de nos habitations, que toutes les paroles que la langue de l'homme

aura prononcées, se représenteront un jour à ses yeux, et que l'air, dont notre bouche se sert pour former ces paroles, les rendra telles qu'ils les aura reçues, comme chaque élément rendra ce qui aura été semé en lui selon sa classe, que même nos paroles muettes et prononcées tacitement dans le secret de notre être, reparoitront également et retentiront autour de nous car le silence a aussi ses échos, et l'homme ne peut produire une pensée, une parole, un acte, que celà ne s'exprime sur l'éternel miroir où tout se grave et où rien ne s'efface.

C'est du sentiment profond de ces principes qu'est désirée primitivment la sainte terreur que porte avec soi l'idée du serment, parce que lorsque nous pénétrons jusqu'aux bases de notre âme ; nous retrouvons que nous pouvons nous lier par notre parole à l'ineffable source de la vérité, mais que nous pouvons aussi, par le criminel emploi de cette parole, nous lieu au terrible abyme du mensonge et des ténèbres.

Aussi plusieurs peuples sauvages qui n'ont pas nos sciences, mais qui sont moins égarés que nous, ne connoissent rien de plus important que leurs sermens, puisqu'ils se dévouent à la perte même de tout ce qui constitue notre essence, s'ils en imposent, ou s'ils viennent à se parjurer, tandis que parmi les peuples civilisés l'usage des sermens n'est plus qu'une simple formalité, dont les suites morales paroissent sans conséquence.

Mais sans remonter jusqu'à ces faux sermens et jusqu'aux parjures, ne suffiroit-il pas ; pour nous rendre sages, de voir les maux journaliers qui doivent résulter de l'abusive administration de notre parole ?

Homme, si tu n'est pas assez soigneux de la santé de ton propre esprit pour daigner surveiller tes paroles par rapport à, toi-même, surveille-les au au moins par rapport à l'esprit de ton semblable, ne te contentes point de ne pas l'abuser, comme tu le fais tous les jours par des paroles stériles, dont il puisse retirer d'utilité, et qui l'entraînent avec elles dans le cercle de toutes les fluctuations, et de tous les pretiges mais fais en sorte que tes paroles soient pour lui à la fois un flambeau qui les guide, et une ancre qui le fixe et le rassure contre les tempêtes.

Quelles sont donc les voix essentielles de l'administration de la parole envers ton semblable.

C'est de considérer assez l'intelligence humaine pour sentir qu'elle ne doit frayer qu'avec l'intelligence, et qu'on ne doit lui rien présenter qui ne sont digne d'elle, et qui ne puisse accroître ses richesses.

C'est de te persuader que cette intelligence de l'homme doit être traitée comme les grands personnages de l'Orient, qu'on n'aborde jamais sans avoir des présens à leur offrir.

C'est de faire que tu ajoutes toujours aux lumières et aux vertus de ceux qui conversent avec toi, et que ta parole présente toujours des profis à ceux qui les entendent.

C'est de ne les entretenir que d'objets solides et que de vérités profondes, au lieu de ne les nourrir que de récits et de narrations frivoles, puisque ces récits et ces narrations frivoles sont composés de temps où il n'y a que du passé et du futur, au lieu que les grandes vérités sont toujours présentes comme les axiômes, aussi ne sont-ils pas du temps ; mais de la région permanente et éternelle.

C'est de distribuer ta parole avec sobriété, parce que ce ne sont que les mauvaises causes qui demandent tant de paroles pour les défendre.

C'est de ne point oublier que la parole est la lumière de l'infini qui ne doit jamais aller qu'en croissant.

C'est d'examiner toujours avant de parler, et ce que tu vas dire remplira ces importans objets.

Si tu te tiens au niveau des interlocuteurs, l'œuvre n'avance point. Si tu

te tiens au dessous, l'œuvre recule. Or, en observant toutes ces loix à l'égard des intercoluteurs avec qui tu t'entretiens, c'est principalement pour le bien de l'œuvre que tu dois te conduire ainsi, puisqu'il n'y a pas un souffle de ta vie qui ne dût être employé à l'avancement de l'œuvre.

Je sais, ce n'est point dans les cercles oiseux que toutes ces loix de la parole peuvent être observées, par ce que ce n'est pas la que la parole peut exercer convenablement son ministre, aussi ce n'est point à eux que je m'adresse. Au reste, c'est à toi à te conduire de manière à ce que la parole te donne un ministère à remplir en quelque lieu que tu te trouves, car si tu veux le remplir par toi même, tu ne fais que joindre une extravagance à une prostitution.

Toute parole ne peut être que le fruit d'une pensée et toute pensée ne peut être que le fruit d'une alliance, mais les alliances que nous pouvons faire étant si différentes les unes des autres, il n'est pas étonnant que notre parole soit susceptible aussi de prendre tant de diverses couleurs.

En effet, ce n'est pas que par notre alliance ou s'il l'on veut par notre contact avec Dieu, que nous avons des pensées divines. Nous en avons de spirituelles par notre contact avec l'esprit; de sydériques ou astrales par notre contact avec l'esprit astral que l'on nomme l'esprit du grand monde, : de matérielles et de terrestres par notre contact avec les ténèbres de la terre : de criminelles par notre contact avec l'esprit de mensonges et d'iniquité. Nous avons le pouvoir et la liberté de contracter celle de toutes ces alliances que nous voulons ; c'est à nous de choisir.

Mais ce qui devroit nous tenir dans une surveillance active et continuelle, c'est que la nature de notre être, dont le feu ne peut s'éteindre, nous sommes à tout instant pressés de contracter l'une ou l'autre, de ces alliance, Bien plus, nous ne sommes jamais sans contracter en quelqu'une, soit d'un genre, soit de l'autre. Enfin, nous ne sommes jamais sans engendrer des fruits quelconques, puisque nous sommes sans cesse en contact avec les uns ou les autres de ces foyers divins, spirituels, sydériques, terrestres, infernaux qui nous environnent. Or, c'est à bien examiner ces paroles qui correspondent à ces fruits et à ces pensées, ou à ces alliances, que consistent généralement la tâche de l'homme, et particulièrement celle de l'homme de vérité, qui aspire à devenir Ministre de Dieu, et ouvrier du Seigneur, et voici ce qui se passeroit dans cet homme s'il étoit rétabli dans ses mesures divines, par l'effet de sa régénération.

Pas un désir qui ne fût une obéissance,

Pas une idée qui ne fût une communication sacrée,

Pas une parole qui ne fût un décret souverain,

Pas un acte qui ne fût un développement et une extension du règne vivificateur de la parole.

Au lieu de celà, nos désirs sont faux, parce qu'ils ne viennent que de nous.

Nos pensées sont vagues ou corrompues parce que nous faisons sans cesse des alliances adultères.

Notre parole est sans vertu, parce que nous la laissons s'émousser journellement par les substances aigres et hétérogènes sur lesquelles nous ne cessons de l'appliquer et de l'aiguiser.

Nos actes sont insignifiants et stériles, parce qu'ils ne peuvent être que des résultats de notre parole.

Dans cette triste énumération, il n'y a rien pour l'œuvre. Il n'y a rien pour la gloire et la consolation de la parole, puisqu'il n'y a rien pour le véritable Ministère de l'Homme-Esprit. Le pouvoir de chasser l'ennemi, quoique formant, en vertu de notre parole, un de nos droits primitifs, demeure non-seulement suspendu, mais même comme supposé et imaginaire, à force de tomber en désuétude ; et ici indépendamment de l'oisiveté qui rapproche continuellement les

gens du monde les uns des autres, on pourroit entrevoir la raison pour laquelle ils aiment tant à veiller et à faire de la nuit, le jour. Car ils sont bien loin de croire que ce penchant qui les entraîne tienne à une racine profonde.

Si l'homme étoit dans sa vraie loie militante, il veilleroit bien plus encore la nuit que le jour pour chasser l'ennemi, comme celà a été primitivement l'objet des prières nocturnes des affiliations religieuses, et comme celà se pratique matériellement dans les camps de nos guerriers. Car c'est pendant la nuit que les deux ordres les ennemis peuvent opérer leur plus grands ravages, comme en effet c'est pendant le sommeil de l'homme primitif qu'il devint la proie de son adversaire ; et que le contrat divin fut oublié.

Si, sans s'élever à cette loi, militante spirituelle, l'homme étoit dans sa pure loi naturelle, il dormiroit paisiblement pendant la nuit, et il puiseroit là dans le repos le renouvellement des forces qui lui sont nécessaires pour son travail, tel, est le cas de l'homme de peine et du villageois, qui, communément sont peu en prise de la part de l'ennemi pendant leur sommeil.

Mais l'homme du monde qui ne se remplit que de néant et de corruption, et qui ne travaille point, n'a pas des nuits aussi tranquilles que l'homme de peine, et comme il est poursuivi par ces substances fausses dont il se laisse continuellement imprégner, et sur lequel l'ennemi a des droits qu'il réclame encore plus dans les heures nocturnes que pendant le jour, voilà pourquoi les gens du monde qui sont sans paroles et qui se fuient eux-mêmes personnellement, se recherchent cependant les uns et les autres avec tant d'ardeur pendant la veille de la nuit, parce que là ils tempèrent, sans le savoir, les poursuites de leur ennemi.

C'est aussi une chose connue que quelques hommes très braves qui affrontent la mort et les dangers continuellement, n'entrevoient pas seuls la nuit dans une église, ou dans un cimetière. Sans doute celà n'arrive qu'à ceux de ces braves qui n'ont pas développés en eux tous les principes de leur raison, mais le seul développement de leur raison ne suffiroit pas pour triompher dans ces circonstances, s'il y avoit une base vraie à cette impression de timidité qu'inspirent les ténèbres, et ce que les savans appellent à cet égard le développement de leur raison, consiste, non pas à vaincre l'obstacle, mais à se persuader qu'il n'y en a pas.

Si l'on veut parler un langage vrai, on dira que cette peur tient à des bases certaines, et que ce qui peut véritablement nous mettre au-dessus, c'est de nous porter vers la région lumineuse de la parole, ou de l'esprit développé, et nourri des clartés qui lui sont propres.

Là nous apprendrons que la nature a été donnée à l'homme pour lui servir de type ou de figure de la vérité suprême qu'il ne voit plus ; que quand il est privé de ce type par les ténèbres, et qu'il n'a pas recouvré sa parole, cette séparation où il est de la vérité devient double, que l'homme n'ayant plus auprès de lui ni le modèle, ni la copie est dans la privation la plus entière, et que le néant le poursuit avec toute l'horreur qui l'accompagne. Mais cette solution quoique juste, n'est cependant la plus profonde, en voici une qui l'est davantage et qui n'est pas moins vraie.

La nature a pour objet de servir de prison à l'ennemi, encore plus que d'en servir à l'homme même, car ella a été donnée à l'homme pour lui servir aussi de préservatif. Lorsque ce préservatif n'est plus devant ses yeux, l'idée de cet ennemi se réserve secrètement en lui, peut-être, en effet, l'ennemi s'approche-t-il plus facilement quand l'obstacle a moins d'activité, et quand les yeux de l'homme ne peuvent plus pomper dans le préservatif tous les secours qu'il y peut puiser par la vue. Aussi dans ce cas-là la présence de la moindre personne le rassure, parce que leurs forces réunies peuvent éloigner l'ennemi, c'est donc à cette terreur secrète de son ennemi qui poursuit l'homme dans les ténèbres ; et cette terreur ne se peut dissiper complètement que par le sen-

timent de force spirituelle qu'il peut retrouver dans sa vraie renaissance ou dans son alliance avec la parole.

Quand on reconnoit que l'absence de la nature agit si fortement sur nous, et que la vue de sa présence opére tant sur notre sécurité, je ne sais pas comment on ne devine pas qu'elle a été donnée à l'homme, autant que pour son préservatif et pour sa sûreté, que pour le séparer de la grande lumière.

On a observé aussi que la peur produisoit des vers dans certaines personnes.

Cette opinion avancée par le médecin Andry dans son traité dans la génération des vers dans le corps de l'homme, s'accorde parfaitement avec les principes. Ceux qui auront eu l'occasion de considérer et de connaîtré les formes fondamentales de la nature, n'ignorent pas que le ver ne fait qu'en représenter la racine, en nous peignant l'avilissement que cette nature a éprouvé, et les efforts qu'elle fait, mais en vain, pour se délivrer de son angoisse en circulant continuellement.

La main restauratrice qui a étendu un réfrigérant sur cette racine désordonnée, fait que pendant la durée de notre existence animale, cette racine nous demeure cachée, Elle est comme absorbée par le réfrigérant, tant qu'il conserve son pouvoir harmonique et bienfaisant.

Mais quand il vient à se déranger et à perdre son empire par quelque cause que ce soit, le ver de la racine doit naturellement reprendre le sien et se montrer. Or, parmi, toutes nos passions et nos faiblesses, la peur qui est une de celles qui nous privent le plus de la parole, est aussi une de celles qui sont le plus propres à déranger le réfrigérant, et par conséquent à rendre à notre ver radical et à tous ses produits une prééminence qu'il n'auroit pas sans celà, et si nous jouissions de notre parole.

Quant au pouvoir de guérir, qui ne seroit cependant qu'au nombre de nos droits secondaires, quand même nous serions régénérés, disons qu'il devient un des pièges tendus par l'ennemi, quand pour administrer ce pouvoir, nous employons des moyens extraordinaires, et sur-tout quand nous les employons par notre simple volonté humaine. Quand l'homme se livre à cette œuvre, par ordre et par la puissance divine, il est parfaitement dans la mesure, soit pour lui, soit pour le malade, parce qu'alors il n'y a que la volonté suprême qui les gouverne l'un et l'autre. On peut dire aussi que ce n'est qu'alors qu'il peut être sur de son succès. Quand il marche par les voies magnétiques et somnambulistes, il peut nuire à son malade, même en le guérissant, parce qu'il ne sait pas si sa maladie n'avoit pas un but moral ; qui devient nul par une guérison anticipée, et en celà ; le guérisseur s'expose beaucoup, parce qu'il s'ingère avec ignorance dans un ministère supérieur, en outre, il a toujours lieu d'être incertain sur le résultat.

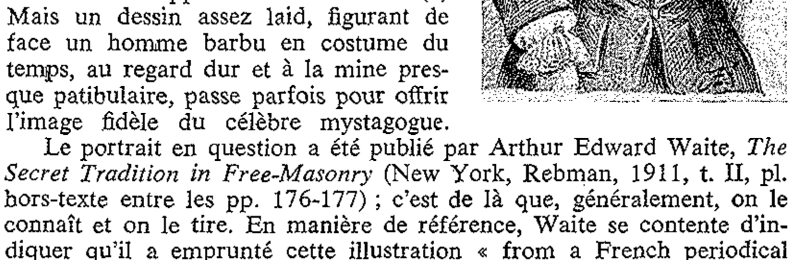
Quand il ne marche que par la médecine commune, il ne pêche point, quoiqu'elle soit ignorante ; parce que comme il n'emploie là que des substances inférieures, il n'agit aussi que sur la matière de l'homme, et si la maladie a un but moral et une cause morale, le remède sera rendu nul par ce moral même qui lui est supérieur. Aussi le médecin ordinaire qui n'emploie sa science qu'avec prudence et modestie, et en remettant toujours l'issue au grand ordonnateur, est-il plus en mesure et plus en sureté que le magnétisseur qui emploieroit ses moyens supérieurs avec trop de confiance, avec légèreté et avec orgueil.

C'est dans ces diverses observations que nous apprenons à concevoir combien l'homme est loin du but quand il abuse, comme il le fait tous les jours, d'un droit bien supérieur au pouvoir bien supérieur de guérir les maladies corporelles, je veux dire que ce baume universel, qui pour guérir nos maux spirituels, devroit continuellement découler de la bouche des gens de lettres et de la plume des écrivains, et qui, distribué par eux, ne porte guère de meilleurs fruits que ne fait la parole dans les futiles conversations des hommes.

(à suivre)

A propos de

MARTINEZ DE PASCUALLIS...



Il n'est, à notre connaissance, aucun portrait authentique de Martinez de Pascuallis. « Il n'existe dans aucun document même le moindre renseignement sur son apparence extérieure. » (1) Mais un dessin assez laid, figurant de face un homme barbu en costume du temps, au regard dur et à la mine presque patibulaire, passe parfois pour offrir l'image fidèle du célèbre mystagogue.

Le portrait en question a été publié par Arthur Edward Waite, *The Secret Tradition in Free-Masonry* (New York, Rebman, 1911, t. II, pl. hors-texte entre les pp. 176-177) ; c'est de là que, généralement, on le connaît et on le tire. En manière de référence, Waite se contente d'indiquer qu'il a emprunté cette illustration « from a French periodical source » (p. 436).

Or, le même portrait illustre le tout malhonnête ouvragg du « Dr Bataille » (alias « Léo Taxil » ; pseudonymes de Jogand-Pagès), *Le Diable au XIX° siècle* (Paris, Delhomme et Briguet, s.d. (1893), t. II, p. 377), sous-titre de la légende : « Martinez de Pasqualis. Fondateur du Rite des Illuminés martinistes », et dépourvu d'aucune mention d'origine. (2)

Comme *le Diable au XIX° siècle* a été publié d'abord en livraisons (du 20 novembre 1892 au 20 mars 1895), et que Waite était familier des élucubrations de Léo Taxil (cf. son livre *Devil-Worship or The Question of Lucifer*, Londres, 1896), je crains fort que celui-ci n'ait constitué la « French periodical source » de celui-là, cette « source » si pudiquement anonyme...

En toute hypothèse, un fait est patent : Avant 1893, je n'ai pas trouvé trace que le portrait eut été publié ni même attesté. Compte tenu de la personnalité de Léo Taxil, il y a donc lieu de croire que le prétendu portrait de Martinez de Pascuallis est sorti en droite ligne de l'imagination d'un imposteur.

Robert AMADOU.

---

(1) G. Van Rijnberk, *Martines de Pasqually*, tome I, Paris, F. Alcan, 1935' p. 2.

(2) Une autre gravure du même ouvrage (*op. cit.*, t. II, p. 433) représenterait, selon la légende, l'apparition *post mortem* de Martines de Pasqually à l'abbé Fournié. Dom Pasqually y est dessiné en pied avec le même visage et la même allure.

Informations...

ORDRE DU JOUR DU CONVENT 1965 de la Grande Loge Française de Memphis Misraïm.

Les Loges Symboliques du RITE ANCIEN & PRIMITIF DE MEMPHIS-MISRAIM dépendant de la Grande Loge Française de cette Obédience, représentées au nombre de vingt-deux, au Convent annuel du Samedi 23 Octobre 1965 E .·. V .·., en la Tenue Conventuelle au Zénith de Paris, tant par leurs Vénérables et Officiers que par tout Vénérable Frère dûment mandaté :

1°) - Expriment leur parfait accord avec le Conseil Fédéral de l'Obédience sur et en toutes les mesures et décisions prises au cours de l'Année Maçonnique 1964-1965, plus particulièrement en ce qui a trait :

a) aux relations fraternelles accrues avec les grandes Obédiences-Sœurs,
b) aux nouveaux Accords en cours de mise à jour ou d'élaboration avec ces dernières,
c) au développement de notre RITE, conformément et dans le cadre des Décisions prises au Convent de 1964.

2°) - Décident, par pieuse et fraternelle déférence envers les Ateliers d'autrefois qui les ont précédées, de revenir au port du Cordon de Maître propre à notre RITE depuis 1815, et ce en conformité avec les Rituels des 18ᵉ et 19ᵉ siècles, *en sus de l'obligatoire Tablier Maçonnique.*

3°) - Considérant qu'il existe déjà dans le Territoire de Juridiction de la Grande Loge Française de MEMPHIS-MISRAIM, sept Loges d'Adoption, forment le vœu que toute Loge régulière masculine de l'Obédience puisse rapidement se doubler d'un Atelier d'Adoption où les épouses et les filles de tous nos Frères seront à même de bénéficier de la formation maçonnique traditionnelle, dans l'esprit de notre RITE et conformément à ses Constitutions. Précisent que ces Loges doivent demeurer strictement indépendantes de la Grande Loge Française de MEMPHIS-MISRAIM et s'administrer elles-mêmes, en une Obédience particulière.

4°) - Se rallient à la proposition du Sérénissime Grand-Maître, rappelant l'usage séculaire de la constitution d'une Grande Loge Nationale indépendante, en tout Etat où existent au moins trois Ateliers Symboliques réguliers, possédant le nombre requis de Maîtres-Maçons, et, à cet effet, décident la constitution pour le 1ᵉʳ Janvier 1966 E .·. V .·.,

des Grandes Loges de Belgique, Suisse et Pays-Bas, en sus de celle de France, toutes ces conditions étant remplies en ces Etats.

5°) - Souhaitent que celles du Venezuela, d'Australie, du Chili, des Républiques Malgache et Centrafricaine, soient bientôt suffisamment nombreuses pour se constituer à leur tour en Grandes Loges.

6°) - Décident toutefois à l'unanimité absolue que, dans l'intérêt même du RITE ANCIEN & PRIMITIF DE MEMPHIS-MISRAIM, autant que pour souligner le principe de l'Unité Maçonnique Universelle, une Autorité centrale soit établie au niveau des Souverains Sanctuaires Nationaux, administrant les Hauts-Grades de l'ORDRE, et, en conséquence, confient à l'unanimité absolue au T ∴ Ill ∴ F ∴ A. les fonctions de Souv ∴ Grand-Maître Général pour l'EUROPE et les Etats sus-mentionnés et représentés au présent Convent 1965.

7°) - Expriment le vœu que des rapports toujours plus étroits continuent de s'établir avec les nombreuses Loges Symboliques d'Argentine, de Bolivie, du Chili, de notre RITE, autant qu'avec celles du GRAND-ORIENT DE FRANCE, de la GRANDE LOGE DE FRANCE, et de toutes les Obédiences-Sœurs.

8°) - Adressent à toutes les SS ∴ des Loges d'Adoption de notre RITE, et qui, eu égard aux Usages imprescriptibles de la Maçonnerie de Tradition, n'ont pu assister à ce Convent, leurs respectueuses et très fraternelles salutations, avec l'assurance que les encouragements et toute l'assistance nécessaire leur seront acquis par avance et ce sans aucune limite.

9°) - Renouvellent à l'unanimité absolue l'expression de leur confiance et de leur fidélité au Conseil Fédéral, et tout particulièrement au Sérénissime Grand-Maître Robert A., dans cette tâche de développement et d'élargissement d'une Obédience qui, *déjà vieille de bientôt deux siècles, n'a jamais cessé ses activités, aussi bien sous la Restauration que lors du Coup d'Etat du 2 décembre, ou sous l'occupation allemande et l'odieux régime de VICHY.*

Adopté au Zénith de Paris, le samedi 23ᵉ
d'octobre, et de l'An de la V ∴ L ∴
le 5.965ᵉ

Par mandement du Souv ∴ Grand-Maître :
Le Grand-Secrétaire.

Nous avons lu pour vous...

par Serge HUTIN

● Robert TOCQUET, professeur de sciences physiques, membre de la Société Astronomique de France. **L'Astronomie Moderne.** Un vol. de 600 pages, relié toile, format 20×18. Préface de Louis LEPRINCE-RINGUET, membre de l'Académie des Sciences. Editions LES PRODUCTIONS DE PARIS, Paris.

A notre époque, que l'on peut, grâce aux conquêtes spectaculaires de l'astronautique, qualifier de « cosmique », nulle personne intelligente n'a le droit d'ignorer ce que sont les planètes, le soleil, les étoiles, les comètes, les nébuleuses, en un mot ce qu'est le prodigieux Univers qui nous entoure, et dont la Terre est un des éléments.

Malheureusement, les ouvrages d'astronomie, parus jusqu'à ce jour, sont, en général, ou trop compliqués et, par conséquent, inaccessibles à beaucoup de lecteurs ou, au contraire, trop simples, trop vulgarisés, incomplets et, parfois même, réduits à une série de photographies et de dessins plus ou moins bien commentés. En outre, aucune n'intègre l'homme dans l'Univers alors que, depuis fort longtemps, les occultistes et, en particulier, les astrologues, ont réalisé cette synthèse.

L'Astronomie Moderne vient combler cette lacune et se propose de satisfaire à toutes les exigences. C'est un livre qui, sous une forme très accessible, dépouillé par conséquent des termes techniques et des calculs difficiles, initie le lecteur aux méthodes employées par l'astronomie et lui fait découvrir progressivement l'Univers et les lois qui le régissent.

Il nous apprend tout d'abord comment la science du ciel s'est constituée au cours des siècles et, en même temps, il nous fait vivre dans l'intimité des grands astronomes d'autrefois et d'aujourd'hui, de sorte que leurs noms ne sont plus, pour nous, de simples désignations vides de tout contenu, sans consistance et sans vie.

Il examine ensuite la Terre, sa structure, son magnétisme et ses fluctuations, la dérive des continents, son atmosphère, ses innombrables mouvements dans l'espace, son âge et les causes susceptibles de l'anéantir dans un avenir plus ou moins lointain.

Puis, après avoir décrit l'outillage astronomique et plus particulièrement les nouveaux instruments d'observation tels que les télescopes géants et les radiotélescopes, il nous entraîne dans l'exploration du ciel et nous fait connaître, dans tous leurs détails, la Lune, le Soleil, les différentes planètes du système solaire (et tout spécialement la planète Mars), les astéroïdes, les comètes, les météorites, les étoiles, la matière interstellaire, les nébuleuses gazeuses et les galaxies. Chemin faisant, il nous apprend, par exemple, ce que sont les Supernovae qui, en trois mois, sont capables de libérer autant d'énergie que le Soleil en produit en cent millions d'années, et ce que sont les « Naines blanches », ces étoiles dont la densité est invraisemblable, puisque 1 cm3 de leur substance peut peser jusqu'à 30 tonnes et peut-être même 100 tonnes. Sur ces étoiles, la pesenteur est telle qu'une tasse à café pèserait autant que la Tour Eiffel et dix de ces tasses correspondraient au poids d'un grand paquebot moderne avec son équipage et ses passagers. Et il faudrait un palan pour y manipuler un timbre-poste qui pèserait 1.000 kilogrammes environ. Dans le chapitre passionnant consacré aux galaxies, dont certaines voguent à des centaines de mil-

liers d'années-lumière de nous, et qui enferment plusieurs centaines de milliards d'étoiles, le problème de l'expansion de l'Univers est largement exposé : celui-ci se dilaterait comme une gigantesque bulle de savon et il proviendrait, selon l'abbé Lemaître, d'un colossal atome radio-actif qui aurait explosé au début de la création du monde. Pour d'autres astronomes, l'Univers *serait soumis à une pulsation rythmique* comme le veut l'antique conception hindoue pour laquelle le Cosmos n'a jamais été et ne sera jamais qu'une suite ininterrompue d'expansions et de contractions, d'évaporations et de condensations, de sommeils et de réveils, d'intériorisations et d'extériorisations.

L livre nous apprend ensuite à reconnaître les constellations et à *y découvrir, soit à l'œil nu, soit* à l'aide d'une simple jumelle, les curiosités les plus remarquables qu'elles renferment : étoiles doubles ou triples, amas d'étoiles, nébuleuses, galaxies, etc. Cette partie de l'ouvrage constitue une initiation des plus intéressantes à l'astronomie pratique.

Après quoi, il aborde la question des rayons cosmiques et des émis*sions radio-électriques, ce qui le* conduit à envisager le problème passionnant des interactions entre le Cosmos et les êtres vivants. Ce chapitre intéressera particulièrement les occultistes, car il montre que, dans l'immense Univers, êtres et choses sont solidaires. Le problème de l'origine de la vie, envisagé dans le chapitre VI, retiendra également leur attention.

Enfin, après avoir exposé les principes de l'astronautique, l'ouvrage examine le délicat problème de l'origine de l'Univers et celui de la pluralité des mondes habités. A ce propos, il indique de quelle manière l'homme parviendra un jour à communiquer avec les « humanités » extra-terrestres.

En résumé, cet ouvrage exceptionnel par sa clarté, par sa documentation abondante et précise, par ses documents photographiques récents *et nombreux, par les domaines éten*dus et variés qu'il prospecte, par les immenses et merveilleux horizons qu'il découvre, se recommande de lui-même à tous ceux — et ils sont chaque jour de plus en plus nombreux — qui s'intéressent au problème fascinant de la constitution, de l'origine et de l'évolution de l'Univers.

● Marcelle WEISSEN-SZUMLANSKA, **Origines atlantiques des anciens Egyptiens.** Préface du Dr. M. MARTINY, **professeur à l'Ecole d'Anthropologie.** Omnium littéraire, 1965. Un volume illustré de 192 pages, plus un album de planches hors-texte.

Si l'hypothèse d'une source **atlante** à la prestigieuse civilisation de l'Egypte ancienne est certes bien *connue des ésotéristes traditionnels*, on tendrait néanmoins à penser qu'elle s'avère, par nature, plutôt invérifiable sur le plan strictement scientifique. C'est pourtant une erreur de raisonner ainsi, car la si patiente et si rigoureuse enquête archéologique menée par l'auteur l'aura conduite à conclure que c'est effectivement vers l'Ouest qu'il faudrait se tourner pour avoir la vraie *clef de l'irritant mystère posé par* l'apparition même (pas du tout spontanée) de la civilisation égyptienne antique dans la vallée du Nil. Marcelle Weissen-Szumlanska s'est attachée tout spécialement à nous montrer l'importance d'une étude objective des **Guanches,** ces mystérieux indigènes blancs des îles Canaries, exterminés par les conquérants espagnols : race tellement dé*chue au moment de la conquête,* ils pour cause — puisqu'il s'agissait d'**Atlantes.** S.H.

SAINT-MARTIN REEDITE

Nous avons la joie d'annoncer aux lecteurs de l'**Initiation,** et tout particulièrement aux membres de l'Ordre Martiniste, que les principaux ouvrages de Louis-Claude de Saint-Martin, depuis si longtemps introuvables, vont redevenir disponibles en librairie.

L'éditeur allemand Georg Olms a, en effet, chargé Robert Amadou de préparer une édition française des **Œuvres majeures** du **Philosophe Inconnu.**

Cette édition comprendra 6 volumes reliés :

Vol. I : Des Erreurs et de la vérité (1775). Ode sur l'Origine et la destination de l'homme. (1781)

Vol. II : Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers. (1782)
Discours sur la meilleure manière de rappeler à la raison les nations livrées aux erreurs et aux superstitions. (1783)

Vol. III : Le Nouvel homme. (1792)
Ecce homo. (1792)

Vol. IV : L'Homme de désir. (1790)

Vol. V : De l'Esprit des choses. (1800)

Vol. VI : Le Ministère de l'homme-esprit. (1802)

Cette édition sera constituée par la reproduction phototypique des éditions originales. Le texte de chaque ouvrage sera précédé d'une importante introduction et suivi de commentaires.

La souscription est ouverte dès maintenant. Le prix de souscription de chaque volume est fixé à 85 F (en librairie, chaque volume coûtera 105 F). On peut, à volonté, souscrire à un, à plusieurs ou à tous les volumes de l'édition.

Tous les disciples et tous les amis du **Philosophe Inconnu** sont invités à seconder cette belle et courageuse entreprise en adressant directement leur souscription à l'adresse suivante :

Georg Olms, Am Dammtor, Hildesheim, Allemagne.

(Le paiement peut n'être effectué qu'à la sortie de chaque volume, à partir de 1966.)

● J.C. SALEMI, **Fenêtre sur la lumière.** Editions « Sources Vives » (26, rue Louis-Blanc, Saint-Leu-la-Forêt, S.-et-O.). Prix : 17,80 F.
Forêt, S.-et-Oi). Prix : 17,80 F.

Avec plus de force encore que dans ses précédents ouvrages, J.C. SALEMI prend le contre-pied total des idées courantes sur la sexualité, les plaisirs terrestres, sur toute la civilisation industrielle dont nous vivons l'apogée. Selon l'auteur, nous sommes en effet parvenus en fin de cycle, et c'est donc maintenant que doit s'opérer — avant la fin des temps — le choix décisif des êtres capables de s'engager sur le chemin de la réintégration totale en la lumière. Voie d'ascétisme rigoureux, le message que J.C. Salémi nous dévoile au fur et à mesure de ses méditations et découvertes, nous ramène à la pureté intransigeante des premiers gnostiques chrétiens, des Cathares et d'autres inspirés. Certes, tous les lecteurs ne partageront pas toutes les positions de l'auteur, mais même ceux qui ne s'engagent pas sur sa voie de l'absolue pureté (dure — mais seule — condition du retour à l'état angélique) ne pourront être indifférents à ce nouveau témoignage tout de sincérité et de ferveur, de rigueur aussi — de l'un des actuels « Pèlerins de l'Absolu ». Une lecture attentive de l'ouvrage s'imposerait d'ailleurs à tous les ésotéristes chrétiens ; ils y trouveront, grâce à une minutieuse exégèse gnostique des Evangiles, matière à méditer avec fruit sur le message de saint Jean et sur l'actuelle résurgence (qui n'est nullement fortuite) du johannisme. R. A.

● Jack Harrim POLLACK, **Les yeux du miracle, ou Croiset le clairvoyant.** Préface du professeur TENHAEF. Editions « Planète ». Prix : 18 F.

Existe-t-il encore de ces êtres que l'on appelle les **grands médiums,** et chez lesquels s'épanouiraient des dons négligés ou intermittents chez l'homme courant ? A lire ce témoignage, d'une rigoureuse objectivité scientifique sur les résultats extraordinaires (mais qui sont, chez lui, faculté naturelle) obtenu par le clairvoyant hollandais Gérard Croiset, on est obligé de répondre par l'affirmative. S.H.